

5^e Année - N° 193.

Le numéro : 30 centimes

27 Juin 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Robert Lansing
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
DES ÉTATS-UNIS

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS



III

SYLVIE (suite)

Ce cri venait de la mer, au delà de la falaise. Lionel s'avanza à l'extrême limite.

Une jeune fille, cramponnée à une touffe d'ajoncs qui lui déchirait les mains, se tenait debout sur une pointe sortant de la muraille même de la falaise. Lionel se pencha :

— Est-ce vous qui appelez, Mademoiselle ?

— Oui, Monsieur, voyez, je suis en perdition si vous ne venez à mon secours.

— Diable, fit Lionel, qui pensa à son épaule meurtrie.

Cependant, s'aidant du seul bras dont il pouvait se servir, il commença la descente. Une dizaine de mètres le séparaient de la jeune fille qui le regardait venir. Elle était très pâle et son visage était empreint d'une souffrance réelle.

Enfin, non sans difficultés, il atteignit la patiente ; elle l'accueillit avec un sourire qui détendit un peu ses traits tirés.

— Je me suis blessée, comment allons-nous faire ?

— Tout d'abord sortons d'ici... Qu'avez-vous ?

— Le pied foulé, je crois.

— Vous êtes incapable de marcher ?

— Essayons.

— Prenez ma main, là ; mettez votre pied blessé ici, puis le pied valide là... Le pourvez-vous ?

La jeune fille fit ce qu'on lui demandait ; mais, en s'enlevant, elle poussa un léger cri. Elle devait souffrir atrocement.

— Vous ne pourrez pas, dit Lionel.

— Essayons encore, sinon il serait peut-être trop tard.

Et, par un violent effort de sa volonté, domptant la souffrance qui mettait des perles de sueur à son front, elle fit encore trois pas ; un mètre à peine les séparait d'un terrain un peu en déclive ; l'ascension devenait plus aisée.

Lionel, sentant la blessée à bout de forces et de courage, entoura sa taille de son bras droit et, l'enlevant comme il aurait fait d'une enfant, en deux bonds il fut, avec son fardeau, sur le sommet de la falaise.

Il était temps, avec un léger gémissement que, malgré sa vaillance, elle ne put retenir, la jeune fille glissa sur le sol, évanouie.

Lionel l'étendit à terre et, à genoux près d'elle, essaya de la ranimer : il entra ouvert le col de son corsage, souleva la tête, mais, d'elle-même, l'inconnue reprit connaissance. En ouvrant les yeux, elle vit le jeune officier penché sur elle ; une légère rougeur anima son front ; elle se dégagéea un peu par un léger mouvement en arrière ; Lionel l'abandonna.

— Vous êtes blessée, m'avez-vous dit, une foulure probablement ?

— Je crois. Je me suis tordu la cheville droite ; quelle sorte je suis.

— Ce n'est pas l'heure de récriminer, dit Lionel en souriant, je vais aller chercher du secours.

— Au Portrieux ?

— Non, là.

Et Lionel désigna le Pétrel.

— Non, je vous prie, n'allez pas là.

— Pourquoi ?

Voir les nos 191 et 192 du *Pays de France*.

— Parce que je ne veux rien devoir à ces gens... D'ailleurs dans un petit instant je serai, je crois, en état de pouvoir marcher.

— Moi, je ne le crois pas ; en tous cas il faut procéder à un pansement provisoire, desserrer le pied... Voulez-vous me laisser faire ?

— Je vous ai déjà tellement importuné.

— J'en juge autrement, Mademoiselle, et puisque vous avez eu recours à moi, laissez-moi poursuivre mon rôle jusqu'au bout.

Sans plus tenir compte du mouvement de refus qu'ébaucha l'inconnue, Lionel enleva aussi délicatement qu'il le put la bottine. La foulure devait être grave car, malgré qu'elle se tut, les dents serrées, la jeune fille avait des tressaillements à chaque bouton qui sautait. Enfin le pied fut délivré. Sur la prière du jeune homme qui s'éloigna de quelques pas, l'inconnue descendit son bas et Lionel, revenu, tint dans sa main un pied nu, d'une blancheur immaculée, où couraient de fragiles veines bleues. A l'aide de son mouchoir qu'il déchira en bandes et qu'il trempa dans le caniveau plein d'eau glacée, il banda la cheville qui enflait et soulagea la douleur.

Tout en s'occupant de ces soins divers, l'un en les prodiguant, l'autre en les recevant, les deux jeunes gens causaient.

L'inconnue était également blessée aux mains, les rudes ajoncs avaient déchiré, meurtri

me repousse ; j'éprouve comme un malaise rien qu'à échanger un salut avec eux, que serait-ce s'ils étaient un peu dans ma vie, si peu que ce soit ? D'ailleurs ma mère devait venir au-devant de moi, sur cette route : avec son aide et la vôtre, si je ne vous dérange pas trop...

— Pouvez-vous le penser ?

— Je ne le penserai pas. Nous réussirons donc sans rien demander à personne.

Par un effort de volonté, elle se leva ; mais elle avait trop présumé de sa force, elle s'affaissa aussitôt en poussant un léger cri.

— C'est vraiment impossible, dit-elle, pendant que Lionel la reposait doucement sur le sol ; va-t-il donc falloir recourir à eux ?

— Non, dit l'officier, nous sommes à quelques centaines de mètres du faubourg du Portrieux ; je vais y aller, ce sera bien le diable si je ne trouve pas un cheval et une voiture.

Tout en parlant, il défit le caban qui lui couvrait les épaules et le posa sur celles de la jeune fille qui, sans protester, se pelotonna dans la chaleur que lui apportait ce vêtement.

— Etes-vous bien ?

— Très, mais confuse.

— Attendez-moi, je vais faire vite, dit-il en souriant ; puis il s'éloigna.

En effet, il eut vite fait de trouver un paysan qui non seulement consentit à lui prêter une carriole attelée d'un vieux cheval presque aveugle, mais encore il se mit à la disposition du jeune homme.

La carriole était prête à partir quand le paysan, désignant une vieille dame qui passait tout emmitouflée dans une mante, dit :

— Tenez, Monsieur, voici justement la maman de M^e Sylvie.

Sans hésiter, Lionel alla au-devant de la vieille dame qui s'arrêta, le regardant venir avec surprise. En deux mots il la mit au courant de l'accident.

Le voiturier les conduisit très rapidement à l'endroit que lui indiqua Lionel ; ils y trouvèrent Sylvie qui avait serré plus étroitement les plis du caban autour d'elle et dont les souffrances devaient être accrues, car elle était très pâle et ses traits étaient tirés, creusés par la douleur et le froid.

— Ma chérie, que t'est-il arrivé ?

— Rien de grave, mère, mais je souffre beaucoup.

Lionel, aidé du voiturier, installa la jeune fille dans la carriole où elle fut étendue sur la couverture prêtée par le paysan ; elle y était à peine que, de nouveau, elle perdit connaissance.

La vieille dame ne put cacher son inquiétude ; cependant, comme Lionel lui proposait encore ses services, elle les déclina :

— Je vous remercie, Monsieur, de ce que vous avez déjà fait pour mon imprudente enfant, cet homme va m'aider à la transporter, il suffira. Encore une fois, merci, Monsieur.

Lionel ne put que s'incliner, le paysan lui tendit son caban et la voiture s'éloigna.

IV

L'AMIRAL AVAIT RAISON

L'officier resta sur place, un peu désorienté par la fin si brusque de l'aventure qu'il commençait à trouver charmante. L'image de Sylvie restait gravée dans sa mémoire. Le regard si franc, si pur, de ses yeux bruns pailletés d'or, la grâce de son sourire et la masse sombre de ses cheveux noirs auréolant la pâleur mate de son visage aux traits fins et harmonieux, la correction discrète de son geste et la douceur de sa voix chaudemment timbrée étaient encore dans l'esprit du passant qui restait là, immobile, perdu dans sa rêverie nostalgique de l'heure défunte et qui, peut-être, ne reviendrait plus jamais s'offrir à lui.

Mais Lionel était avant tout homme d'action. Il reprit sa marche.

Quand il arriva à l'hôtel, il trouva sur le seuil de la porte un lieutenant qui semblait l'attendre, car au lieu de s'effacer pour livrer le passage, il lui barra au contraire la porte.

— Je vous demande pardon, Monsieur, dit-il, en portant la main à la visière de son képi, j'aurais quelques questions à vous poser.

— Je suis à vos ordres, mon lieutenant.

(A suivre.)



leur peau délicate : Lionel les examina, mais il ne pouvait rien faire pour l'instant ; cependant il ne les lâchait pas, éprouvant une sorte de satisfaction qu'il n'analysait pas à voir que l'inconnue ne portait pas d'alliance ; seule une bague ancienne, une améthyste montée sur or, ornait l'index de la main droite.

Le pansement était terminé, la bottine remise, Lionel se releva :

— Voici qui est fait, dit-il, en attendant les soins d'un médecin ; nous ne pouvons rester là, la bise est aigre et vous devez avoir très froid.

— Pas trop.

— Mais assez. Je vais chercher le moyen de vous ramener au pays ; ces gens — il désigna le Pétrel — ont une auto, nul doute qu'ils ne consentent à la mettre à notre disposition.

De nouveau la jeune fille montra sa répugnance.

— Je voudrais tant ne rien leur devoir.

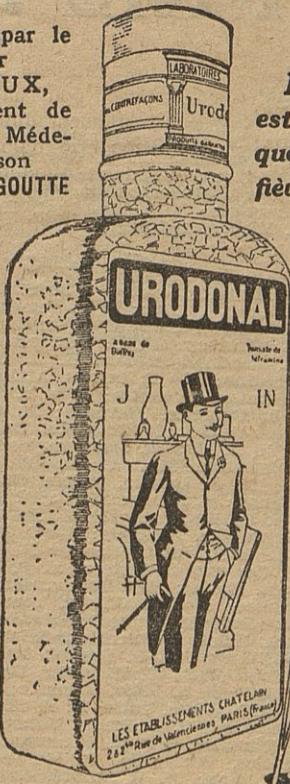
— Pourquoi ? Etes-vous en difficulté avec eux ?

— Je ne les connais pas, mais tout en eux

URODONAL

rajeunit l'organisme

Recommandé par le Professeur LANCEREUX, ancien Président de l'Académie de Médecine, dans son TRAITÉ DE LA GOUTTE



Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artério-Sclérose

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

C'est l'aube d'une seconde jeunesse, triomphante et joyeuse que vous voyez dans le flacon d'URODONAL, votre sauveur, ainsi que dans un miroir magique. Ayez confiance en lui : vous en verrez aussitôt les heureux résultats.

L'URODONAL
est au rhumatisme ce que la quinine est à la fièvre, la Vamianine à l'avarie.

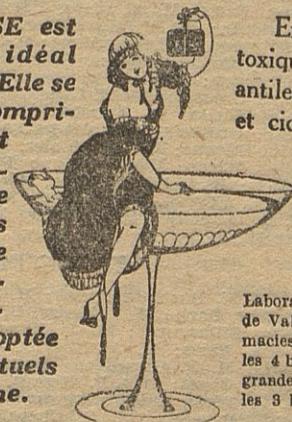
COMMUNICATIONS
Académie de (Médecine (19 n. 1908); Académie des Sciences (14 d. 1908).

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, et 1^{re} pharmacie. Le flacon, fco, 8 fr.; les 3, fco, 23 fr. 25.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Laboratoire de l'Urodonal, 2, r. de Valenciennes et toutes pharmacies. La boîte, franco, 5 fr. 80; les 4 boîtes, franco, 20 francs. La grande boîte, franco, 7 fr. 20; les 3 boîtes, franco, 20 francs.

FANDORINE

et les maladies de la femme

80 % des Femmes ne sont pas satisfaites de leur santé !



Fibromes
Tumeurs
Hémorragies
Métrites
Irregularités
Neurasthénie
Migraines

Je ne suis plus nerveuse et je n'ai plus de migraines depuis que je fais ma cure mensuelle de Fandorine.

La FANDORINE régularise la circulation sanguine. Cette rééducation donne également des résultats parfaits dans les troubles et retards, causes de tant de maladies.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon de FANDORINE, franco, 11 francs. Flacon d'essai, 5,30.

Globéol

donne de la force

Convalescence

Neurasthénie

Tuberculose

Anémie

Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.

Reminéralise les tissus.



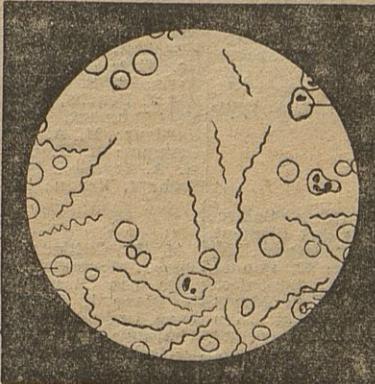
L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

Dr Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

Toutes pharmacies et Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20; les 3 flacons, franco, 20 francs.

VAMIANINE



Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Avarie, Tabès
Psoriasis, Eczéma
Acné, Ulcères

Goutte de sang contenant les tréponèmes, agents de la syphilis, qui disparaissent avec une cure de VAMIANINE.

Toutes pharmacies et Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 11 francs.

Pagéol

répare la vessie

Guérit vite et radicalement Supprime les douleurs de la miction Evite toute complication

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiseptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

Dr Joseph SIMONI,
Médecin-Major, Hôpital militaire d'Ancone.



« C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyélites et les prostatites. »

Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 francs.

RÉSULTATS du grand Concours de SUZY L'AMÉRICAINE AVEZ-VOUS COMPRIS ?

LISTE DES LAURÉATS (suite)

7 MOTS (suite)

M. A. Millet, Romorantin; M. E. Despreaux, Abbéville; M. N. Plessis, La Flèche; Mme C. Beauflis, Paris; M. E. Alexandre, Merville; Mme S. Colin, Paris; M. R. Breitmayer, Paris; M. E. Reayre, Aix; M. P. Billaud, Asnières; M. P. Pottier, Sevry; Mme H. Soulier, Saint-Etienne; Mme R. Boisseau, Lisiéux; M. N. Régis, Bellegarde; M. Malard, Kernabat; M. Billau, Saint-Etienne; M. P. Houbre, Luxenil-les-Bains; M. M. Beaumé, Saint-Symphorien; M. L. Ogé, Courdemanche; M. R. Margat, Paris; M. Voilemont, Paris; Mme J. Fontès, Galliac; Mme F. Hutinel, Nolay; M. R. Mauvisseau, Fontenay-aux-Roses; M. E. Choffat, Paris; Mme M. Duverdier, Levallois-Perret; M. A. Servarie, Villefranche; Mme M. Le Courtous, La Roche-Bernard; Mme M. Piriou, Locquenoë; M. D. Dartois, Paris; M. Poyet, Montréal; M. E. Abraham.

Les noms suivants gagnent un pot à fleurs :

M. P. Duttilois, Paris; M. V. Gibon, Montrouge; M. Marc, Oran; M. Meunier, Paris; Mme M. Chevalier, Froideconche; Mme M. Pelette, Chassins; M. L. Landry, Pontarlier; Mme H. Dézirot, Amboise; M. C. Chérasse; M. Denielou, Rouen; M. E. Manneneau, Paris; M. E. Cligny, Saint-Dizier; M. M. Lagache, Guilly; M. C. Mathieu, Paris; M. Savary, Andainville; M. F. Lévy, Paris; M. R. Gonthier, Le Belliole; M. C. Huet, Condé-sur-Noireau; M. Deschamps, Carbon-Blanc; M. Drouhot, Lyon; M. J.-B. Perrin, Saint-Etienne; M. J. Martin, Saint-Etienne; M. P. Blanc, Saint-Etienne; M. Sourzat, Meyssac; M. G. Guillou, Dijon; M. A. Dalas, Paris; M. Pasal Charles, Le Puy; M. Chevrolier, Craon; M. J. Laurens, Beaufran; M. E. Magny, Laney; M. Désiré Bachellier, Paris; M. A. Huret, Paris; M. P. Goulard, Notre-Dame-d'Oc; M. A. Revillant, Le Mans; M. J. Baily, Fesches-le-Châtel; M. E. Fabre, Arles-sur-Rhône; M. E. François, Périgueux; Mme S. Semout, Paris; M. M. Petit, Le Havre; M. C. Davau, Rueil; Mme C. Mauny, M. F. Creuze, Châlons-sur-Marne; M. L. Loiseau, Paris; M. M. Montagny, Saint-Etienne; Mme J. Tournier, Bordeaux; Mme G. Marchand, Paris; Mme A. Dauty, Le Havre; M. Cotton, Nanterre; Mme M. du Sippens, Paris; Mme Houy, Paris; Mme M.-L. Gaud, Draguignan; M. P. Bourdais, Courbevoie; M. H. Dubouchet, Saint-Souvier; M. L. Comte, Paris; M. L. Désévaux, Corbenan; M. P. Descoutures, S. P. 208; M. R. Desfossé, Châteaupoux; M. R. Benare, Saint-Nicolas-des-Mottets; M. P. Moriac, Paris; M. P. Malavieille, Saint-Péray; M. L. Grimal, Paris; Mme Monfils, Paris; M. G. Poussance, Quarante; M. C. Penet, Paris; M. G. Charles, Paris; M. H. Contet, Mont-sur-Meurthe; M. J. Bordes, Toulouse; M. L. Début, Rue; M. Rivé, M. Tévenot, Montmorot; M. E. Menant, La Raincy; M. L. Delory, Morand; Mme J. Legin, Saint-Etienne; M. A. Ferrachon, Saint-Denis; M. M. Sirello, M. Besson, Saint-Raphaël; M. Viatour, Antony; M. Chemit, Le Havre; M. G. Bazin, Paris; M. A. Beusser, Paris.

6 MOTS

Boîtes dentifrice

M. Meilleurati, Stégrépelisse; Mme Berne, Bolbec; M. Purrey, Villeneuve-sur-Lot; M. Michel Clément, hospice de Brévannes; M. Voisin, Saint-Héand; Mme Aribaud, Alger; M. Benoist, Corbigny; M. Bonnet, Marseille; M. Bazat, Bourganeuf; M. Boubatier, Coteaux de Saint-Cloud; M. Bastide, Apt; M. Marty, Marseille; Mme Lefebvre, Paris; M. Brochet, Juan-les-Pins; M. R. François, Bouchemaine; M. Giroud, Paris; M. Chenna, Briare; M. A. Julien, Sarcelles; Mme E. Nourry, Neuilly-sur-Seine; M. H. Poïfe, Neufchâtel-en-Bray; M. J. Champeau, Paris; M. J. Allombert, Nantua; M. P. Strand, Cherbourg; M. J. Broders, Francueil; M. H. Grosbois, Noyant-Méon; M. G. Bouard, Montreuil; Mme G. Lang, Paris; M. R. Fourré, Provins; M. P. Cassier, Quincie; M. G. Matagne, Paris; M. L. Mouillé, Boussay; M. A. Petit, Poitiers; M. A. Favre, Mirecourt; M. A. Gallon, Saint-Philibert-de-Grand-Leu; M. A. Hesler, Bar-le-Duc; M. M. Genin, Cognac; M. J. Legrand, Orléans; Mme J. Parlat la Frête; M. R. Brochet, Paris; M. R. Nancix, Saint-Léonard; Mme Bougard, Levallois-Perret; M. M. Reffay, Moirans-en-Jura; Mme M. Paxion, Montbéliard; M. A. Tulory, Donjon; Mme M. Forges, Béziers; Mme Dyard, Bondy; M. E. Doucy, Paris; M. L. Loison, Melun; M. G. Lichlé, Laigle; M. Bertrand-Boulay, Angers; Mme Denuzière, Condrieu; M. A. Marquis, Chateaurenau; M. A. Aubert, Noyant-Méon; M. E. Letourneur, Paris; M. Monier, Hirson-Provence; M. J. Pierremont, Villefranche; Mme F. Brochet, Château-Thierry; M. Degueldre, Toulon; M. M. Vallart, Lamarche-sur-Sâone; M. P. Ranquet, Nîmes; M. R. Georges, Corbeil; M. A. Bréant, Paris; M. E. Charbey, Levallois-Perret; M. G. Nissen, Clermont-l'Hérault; M. G. Desplat, Gramat; M. V. Chéroy, Nantes; M. G. Toulouse, Eckmühl-Oran; M. D. Cherrier, Saint-Chéron; M. A. Bourgeois, Chéroy; Mme Molinier, au Fréchou, par Nérac; M. R. Desboeuf, Bernay; M. H. Verlant, Le Perreux; M. J. Lang, Paris; M. L. Moulier, Bar-sur-Aube; M. Cottin, Creusot; M. F. Le Clercq, Paris; M. L. Doyen, Mourmelon-le-Grand;

M. S. Lattes, Nice; M. L. Perrin, Moulin; M. E. Dervaux, Nemours; M. A. Agnès, Pantin; Mme M. Lemasson, Saffré; Mme L. Bonzier, Bellegarde-Poussie; Mme L. Benedetta, Rilly-la-Montagne; M. J. Beussy-d'Anglas, Paris; M. Montell, à la Cellette, par Eygurande-d'Ussel; M. A. Saux, Constantine; M. F. Briquel, Chaligny; M. J. Dumont, Troyes; M. J. Weldner, Saint-Ouen; M. R. Faudot, Carisey, par Flagny; Mme J. Laurant, Paris; M. E. Lebeau, Saint-Ouen; M. A. Lhermeneaux, Bernay; M. P. Charmes, Paris; Mme G. Courtois, Neuilly-sur-Seine; Mme Laurent, Paris; M. Florent, Paris; Mme L. Gruel, Lillebonne; M. J. Le Court, Lisieux; M. J. Bulac, Nièmes; M. E. Chouffe, Paris; M. H. Taitary, La Rochette; Mme L. Paris, Bourbon-Lancy; M. R. Lefèvre, Pierres, par Maintenon; M. B. Dubois, Troyes; M. A. Vancoopenolle, Paris; Mme Caron-Tellier, Fresenneville; M. C. Barrillot, Paris; M. E. Raynaud, Vabre; M. Normand, Virolay; M. A. Crachet, Is-sur-Tille; M. J. Sotzton, Grenoble; M. R. Laprand, Paris; Mme M.-L. Chaye, Cauterets; M. E. Maurel, Marseille; Mme B. Pintat, Paris; M. F. Roy, Lormes; Mme J. Eygazier, Aix-en-Provence; M. S. Sauna, Nantes; M. L. Gautrot, Bône; M. E. Beuvrel, Vincennes; M. J. Dejean, Paris; M. M. Jallios, Asnières; M. J. Cochard, Troyes; M. P. Combarious, Clermont-l'Hérault; M. C. Dapsens, Clairefontaine; M. P. Prime, Paris; M. L. Flamant, Le Tréport; Mme L. Chouffe, Paris; M. E. Perrin, Melun; M. J. Wittorski, Caen; Mme G. Grand, Le Havre; Mme C. Histre, Baccarat; M. L. Dufaut, Rilly-la-Montagne; Mme Catelina-Bouquet, Petit-Quevilly; M. G. Chambelin, Saint-Jean-le-Blanc; M. J. Ladeveze, Saint-Florent-sur-Cher; M. A. Raucq, Fécamp; M. P. Favier, Roanne; Mme L. Milé, Chambéry; M. J. Lavaill, Béziers; Mme Lasson, Vincennes; M. F. Moyen, Eragny-sur-Epte; M. le Blonsart du Bois de la Roche, Morlaix; Mme L. Le Borgne, Levallois-Perret; M. E. Raspiller, Maisonneuve; M. J. Ottellet, Métréville; Mme G. Debouy, Troyes; M. Dejean, Monnières, par Clisson; Mme J. Labouille, Maisons-Alfort; M. P. Minier, Nantes; M. E. Criquebeuf, Paris; M. M. Enouf, Saint-Pair-sur-Mer; M. G. Moreau, Paris; M. J. Armand, Drosnay; Mme G. Latour, Meursault; M. Mao Louis, Landerneau; M. R. Portier, Thonon-les-Bains; Mme L. Camus, Carnot Chalet; M. M. Desplanque, Paris; Mme Guibert, Lasalle, Paris; M. V. Bousquet, Souligne; M. H. Beauvy, Paris; Mme T. Marquis, Paris; M. R. Rubaud, Bar-sur-Aube; M. G. Druzes, Angoulême; M. A. Bellin, Cherbourg; M. A. Vinanger, Pont-aux-Moines; M. F. Amirault, la Roche-Gignac; Mme G. Goux, Nancy; M. M. Beaumer, Paris; M. J. Artheau, Paris; M. P. Dubiez, Paris; M. G. Mikot, Saint-Dizier; Mme M.-L. Tuçon, Enghien; M. R. Desseaux Bar-sur-Aube; M. T. Lozivat, Ile aux Moutons, par Concarneau; M. F. Féat, Le Havre; M. L. Boutheneau, Le Creusot; M. C. Gigot, Bois-Colombes; M. H. Suire, Argenton-Château; M. A. Godard, Paris; Mme J. Bruyère, Saint-Cloud-sur-le-Lon; M. Labouvie, Nice; M. E. Le Gall, Nantes; M. M. Wattier, Paris; M. E. Fujin, Paris; M. F. Hodeline, Paris; Mme J. Bouche, Boisec; Mme J. Brevet, Bourg; Mme M. Chaumont, Roches-sur-Rognon; M. L. Dufour, Harfleur; M. A. Beyvin, Marseille; M. A. Renon, Etampes; M. H. Cabanis, Calvisson; M. Douté, Ay; M. A. Irontet, Nice; Mme C. Flaman, Sens; M. Lechap, Rouen; M. J. Gonnet, Paris.

taudun; M. P. Brunet, Flizecourt; M. P. Rivière, Montfort-sur-Meu; M. E. Giquiaud, Paris; M. R. Lauriat, Clermont-Ferrand; M. Soyom, Paris; M. G. Mallevaës, Condekerque-Branche; M. F. Meune, Ponte-Beauvoisin; M. L. Lambeuf, Dracy-les-Couches; M. V. Michon, Montluçon.

Colis ménage

M. P. Loquier, secteur 14; M. M. Eble, Polaincourt; M. A. Graffitis, Paris; M. J. Pemelman, Bourbourg; M. A. Affaire, Saint-Rémy-sur-Durole; M. P. Ramé, Clamecy; M. F. Deschamp, Petit-Quevilly; M. E. Roulland, Rouen; M. R. Colonna de Lega, Constantine; Mme E. Dumas, Alais; Mme M. Aubry, La Pointe-de-Montoire; M. Y. Bize, Bordeaux; Mme L. Ducreux, Thiverny; M. G. Pautot, Cités Schwoob-Valdois; M. Roux, Contes; M. G. Bouteiller, Sens; M. E. Mouton, Montceau-les-Mines; M. C. Vincent, Issoudun; M. A. Gateau, Paris; M. M. Usman, Calais; M. J. Lacoste, secteur 226; M. J. Colomer, Perpignan; M. H. Asser, Paris; M. R. Barbier, Blois; Mme H. Bajolin, Lyon; M. H. Marchal, Angers; Mme A. Marquaille, Beauvais; Mme C. Boiteux, Bagnole; Mme J. Livet, Puy-Guillaume; M. A. Mily, Talence; M. C. Leclercq, Senlecque; M. P. Rey, Valence; M. F. Diot, Maltat; Mme Marchandon, La Fousserotte-de-Barlieu; Mme S. Olivier, Tours; M. J. Salain, Pont-de-Buis; M. A. Tessié, Saint-Lambert-du-Lattay; Mme G. Billot, Montreuil-sur-Seine; M. F. Richard, Saint-Etienne; M. P. Dauvet, Paris; Mme J. Ralu, Levallois-Perret; M. M. Didier, Ugine; M. J. Susset, Cité 20; M. S. Piéto, Bayonne; M. Preux, Malauay; M. Vilkières, Tulle; M. H. Thomas, Saint-Loup-sur-Semouse; M. A. Preux, Malauay; M. Lafargue, Réalville; Mme M. Theureau, Saint-Vallier; M. A. Salles, Paris; M. P. Mercier, Paris; M. R. Wiest, Paris; M. H. André, Paris; M. J. Leroy, Poissy; Mme M.-L. Pagillon, Allonzi; M. J. Sernet, Paris; Mme M. Dubrux, Route-de-l'Ouest; Mme M. Prudent, Chalon-sur-Saône; Mme J. Fabin, Eloyes; M. E. Sicre, Sigean; Mme Galon, Paris; M. E. Maeght, Boulogne-sur-Mer; M. J. Vinçon, Château-Neuf-de-Gadagne; Mme A.-M. Friand, Ruelle; M. A. Lavergne, Troyes; M. M. Izard, La Vaux, par Saint-Félix; M. Aubry, Millé; M. D. Ducos, Sion; M. J. Le Bougeant, Lannion; M. A. Biville, Saint-Nicolas-d'Allevard; M. P. Séhan, Marseille; M. A. Audebert, Paris; Mme S. Giffes, Issoires; Mme H. Noyer, Paris; M. P. Callet, Montréal-de-l'Aude; M. M. Monchaux, Neuilly; M. A. Guéry, Alais; M. J. Bernigol, Saint-Sylvestre; M. G. Bernuzeau, Saint-Maixent; M. P. Vittonne, Cray-de-Susville; M. J. Quesnel, Paris; M. Perchoux, Craas-sur-Reyssouze; M. F. Motte, Mesnil-Durand; Mme Lagassee, Libourne; M. E. Patris, Saint-Dié; Mme Linquette, Margny-les-Compiègne; Mme B. Petit, Beaurepaire; Mme E. Roux, Rives-sur-Fure; Mme A. Jouclin, Rochefort-sur-Mer; M. Sauvage, Paris; M. A. Olive, Paris; Mme J. Laurent, Hérelle; M. P. Horvilleur, Le Raincy; M. C. Philipeau, Salles-sur-Brest; M. J. Martial, Hobigny; M. P. Curial, Cras-sur-Reyssouze; M. P. Lemut, Monthouon; Mme B. Bécques, Saint-Omer; Mme R. Richard, Creusot; Mme M. Lafon, Béziers; M. C. Farjon, Sainte-Cécile; M. Fouché, Bourbon-l'Archambault; M. C. Grosbuis, Sermaize-les-Bains; M. J. Dazaud, Saint-Etienne; Mme Y. Moniez, Meursault; M. Rousset, Macon; Mme I. Ornano, Paris; M. M. Robert, Soings; M. A. Roux, Nages; Mme G. Vinchon, Paris; Mme L. Feyron, Tombeauëf; Mme Thibelot, Paris; M. R. Lestrade, Pont-de-Casse; M. Diot, à l'Echarde, par Malat.

5 MOTS

Mme M. Ducombe, Sens; M. J. Robin, Lyon; M. P. Hug, Paris; M. J. Treize, Billancourt; M. J. Nouvel, Billancourt; M. J. Mayeur, Poitiers; M. C. Weiss, Paris; M. A. Negrinat, Paris; M. Nicot, Paris; M. P. Girardeau, Argenton-Château; M. E. Morel, Oissel; Mme B. Rigaut, Boulogne-sur-Seine; M. L. Piget, Saint-Denis-sur-Seine; M. P. Gouget, Coulommiers; M. C. Chevallier, Bourges; Mme H. Vibert, Graville-Sainte-Honorine; Mme J. Gabesgirin, Huelgoat; M. C. Gollet, Bonneuil-Matours; M. C. Pierron, Thiers; Mme Y. Hugue, Bordeaux; Mme S. Gilles, Boulogne; Mme Langlois, Cherbourg; M. J. Berthet, Dunlères; Mme E. Bara, Décize; M. A. Friart, Paris; M. F. Boucansaud, Macges, par Buxy; M. P. Guiton, Casablanca; M. F. Pavic, Yvetot; Mme Maurice, Paris; M. F. Tavel, Paris; M. G. Tournaire, Aigre; M. F. Fachi, Casablanca; Mme J. Cornilleau, Laval; M. E. Couderc, Carcassonne (Tarn); M. G. Moreau, La Roche-Clermaut; M. P. Llogjani, Maloubré; M. H. Michaud, Paris; M. J. Cutullié, Nantes; M. M. Joly, Bourges; Mme Lévita, Décize; M. C. Brouwers, Port-Villez; Mme Jacoté, Paris; M. A. Quénel, Auneuil; M. V. Alory, Nantes-Douzon; Mme H. Béroud, Malakoff; M. P. Gauthier, Paris; M. Pierre Rouzaud, Toulon; Mme M. Langlois, Limésy; M. Delaigue, Fontenay, par Vatan; Mme Le Faivre, aux Forges de Saint-Hippolyte; Mme L. Puchet, Saint-Loup-sur-Semois; M. Mouren, Paris; Mme Duje, Nantes; M. L. Laurent, Gouhenans; Mme M. Fabre, Luc; M. R. Pecquery, Bourdeaux; Mme G. Choppe, Trun; M. E. Courtès, Clermont-l'Hérault.

Nous continuerons dans notre prochain numéro la publication de la liste des lauréats de ce concours.

Art. 14 du Règlement. — Les réclamations auxquelles pourra donner lieu l'homologation des résultats ne seront admises que pendant les dix jours qui suivront la publication de ces résultats. C'est à l'expiration de ces délais que les prix commenceront à être distribués, s'il n'y a eu aucune contestation à ce sujet.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 13 au 20 Juin

DE Montdidier à l'Oise et de l'Oise à Reims, les Allemands, dans leurs offensives locales, n'ont pas été plus heureux que dans leur offensive générale. Alors que les actions, pourtant encore puissantes, qu'ils engagent dans un secteur ou dans un autre n'aboutissent plus, nos contre-offensives sont couronnées de succès. Celle qui, sous la direction du général Mangin, a repoussé les Boches sur le front Rubescourt-Saint-Maur, le 11 juin, doit être regardée comme une véritable victoire. Ce jour-là nos troupes, ayant attaqué sur 12 kilomètres, malgré une résistance acharnée de l'ennemi, reportèrent leurs lignes à deux kilomètres à l'est de Méry, ce qui nous ramenait aux abords sud du Frétoy, nous rendait la hauteur entre Courcelles et Mortemer et, au sud de Méry, Belloy, le bois de Genlis, les abords sud du mont Saint-Maur. Un millier de prisonniers et plusieurs canons restaient entre nos mains. Mais le résultat le plus important de cette audacieuse opération est qu'elle a coupé net les préparatifs que les Allemands faisaient dans ce secteur en vue d'une grande reprise d'offensive. De ce fait, la menace sur Compiègne se trouve très atténuée, sinon conjurée pour un temps assez long. Les violentes réactions tentées par l'ennemi n'empêchent point nos troupes de progresser les jours suivants au delà de la région reconquise, d'y faire encore 400 prisonniers et d'y prendre d'autres canons. Les autres opérations qui ont eu lieu entre Montdidier et l'Oise ont été assez nombreuses du 13 au 20 et nous ont été favorables, alors même qu'elles étaient entreprises par l'ennemi, comme celle qui, le 16, avait pour but le forcement du Matz, dans la région de Ribécourt, et que nos soldats ont fait échouer. Dans toutes ces affaires nos troupes ont ramené de nombreux prisonniers.

L'importante bataille engagée le 12 par les Allemands entre l'Aisne et la forêt de Villers-Cotterets ne leur a pas donné non plus les résultats qu'ils escomptaient. Ils purent progresser, le 13, jusqu'au ravin de Laversine et réussirent, après une lutte acharnée, à prendre pied dans Coevres et Saint-Pierre-Aigle ; mais, le 15 juin, nous les rejetions de Coevres et de Valsery en leur faisant 130 prisonniers et leur enlevant du matériel.

Ce nouvel acte de l'offensive, auquel les Boches attachaient une grande importance, s'est donc, lui aussi, achevé sur un échec. Bien mieux, une attaque faite par nous le 18, au sud de Valsery, améliorait nos positions et nous donnait une centaine de prisonniers et des mitrailleuses. Le 17 juin, une autre hardie initiative de notre commandement nous permettait d'élargir nos positions au nord et au nord-ouest d'Hautebraive, entre Oise et Aisne. 370 prisonniers, 25 mitrailleuses, 8 mortiers restaient aux mains de nos soldats.

Après quelques jours d'un calme relatif, la région de Reims a vu, le 18, se rallumer la bataille. Les lignes allemandes décrivaient autour de la ville une profonde courbe, depuis Vrigny, à l'ouest, jusqu'à l'est de la Pompelle. Après trois heures de bombardement intensif, l'infanterie allemande s'est portée à l'attaque sur la totalité de ce front jalonné par Vrigny, Ormes, La Neuvillette, Bétheny, l'ouest de Cernay-les-Reims, et l'est de la Pompelle au nord de Sillery. Il s'agissait d'enlever du même coup la ville de Reims et le profond saillant dont elle occupe le fond : la ville devait être prise à tout prix dans la nuit. Mais les offensives boches ne peuvent réussir qu'autant qu'elles bénéficient de la surprise. Ce n'était pas le cas ici. Entre Vrigny et Ormes plusieurs vagues d'assaut se succéderont sans pouvoir aborder nos lignes. Sur la périphérie de Reims, de violents combats n'eurent pour les assaillants d'autres résultats que de lourdes pertes ; à l'est de Reims ils furent également contenus ; enfin les Boches qui avaient pu pénétrer dans le bois au nord-est de Sillery en furent rejetés par nos contre-attaques. Etant donné le prix que les Allemands attachent à la conquête des ruines de Reims, à cause de l'effet moral que cela produirait chez eux sur l'opinion, on peut dire qu'ils ont essuyé une amère défaite dans cette offensive pour laquelle ils n'avaient pas lancé moins de trois divisions à l'assaut de nos positions.

Les troupes britanniques ont mené à bien plusieurs opérations dont la réussite leur a procuré des améliorations de positions et la capture de prisonniers. Les Américains ont, de leur côté, pris plusieurs fois l'initiative avec succès ; leurs secteurs se trouvent en Alsace, en Lorraine, en Champagne, près de Château-Thierry et en Picardie.

L'OFFENSIVE AUTRICHIENNE EN ITALIE

Les Austro-Hongrois ont commencé le 15 à l'aube l'offensive générale contre les Italiens, à laquelle on s'attendait depuis longtemps. Leur attaque embrassait 150 kilomètres depuis les Sette-Comuni au plateau d'Asiago, jusqu'à la mer. Elle est dirigée dans son ensemble par le maréchal Boroëvic, un Serbe qui est un des meilleurs généraux de l'Autriche, mais qui a dans la personne du généralissime Diaz un adversaire capable de lui tenir tête. Le commandement austro-hongrois n'ayant laissé en Orient que des forces insignifiantes a rassemblé toutes ses troupes pour cet assaut contre le front italien : il disposerait de 71 divisions à 13.000 hommes, dont 52 auraient été engagées dans l'offensive. La défection russe a permis en outre à nos ennemis de faire revenir du front oriental la totalité de leur artillerie qui est extrêmement puissante. Le commandement ennemi a bien prévu qu'une action entreprise sur une étendue aussi considérable pourrait donner des résultats inégaux dans les différents secteurs attaqués. Aussi lui prête-t-on la conception d'une opération à double détente : si les armées du nord (Hoetzendorff) arrivaient à déboucher par la Brenta de la région montagneuse dans la plaine, la ligne de la Piave devrait être abandonnée par les Italiens ; si, au contraire, les armées du sud (archiduc Joseph et von Kirbach) pouvaient forcer la Piave et se répandre dans la plaine de Vénétie, nos alliés devraient renoncer à leur ligne dans le secteur des montagnes. Quoi qu'il en soit, les Austro-Allemands n'ont atteint nulle part leurs objectifs. Le déluge d'obus dont ils ont couvert les lignes italiennes avant de déclencher leur infanterie leur a valu, il est vrai, dans le premier moment de la ruée, quelques succès locaux. Dans la région montagneuse ils ont pu prendre pied dans les premières lignes attaquées, mais des contre-attaques énergiques ne tardèrent pas à les repousser ; et sur ce front, rétabli et consolidé, la bataille, dès le 17, perdait de sa vigueur. En plaine, quelques forces ennemis parvinrent, le 16, à passer la Piave en trois endroits, mais elles ne purent progresser sur la rive droite où la bataille, après avoir molli, reprenait, le 18, avec violence, notamment dans le secteur de Fossalta, au nord de Capo-Sile, où l'ennemi avait dû passer à la défensive.

C'est, pour les Autrichiens, une offensive avortée. Sans avoir réalisé aucun gain, ils ont perdu sous le feu de nos alliés leurs plus braves troupes et ont laissé, du 15 au 20, 9.000 prisonniers aux mains des Italiens.

(Voir à la page 14 la carte du front italien).

NOTRE COUVERTURE

ROBERT LANSING

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DES ÉTATS-UNIS

Depuis trois ans, M. Lansing est à la tête du département des affaires étrangères des Etats-Unis ; c'est en juin 1915, en effet, qu'il a succédé à M. Bryan.

En complet accord avec la politique du président Wilson, M. Lansing a poussé de toutes ses forces à l'entrée des Etats-Unis dans la guerre et s'est appliqué à rendre de plus en plus puissante l'intervention de son pays. L'année dernière, il déclarait : « L'Amérique fait appel à toute son énergie, à toutes ses ressources pour la suppression de certaines choses mauvaises qui menacent la paix et la liberté du monde. En raison de l'ampleur de notre tâche, notre effort prendra un certain temps pour se manifester ; mais quand nous serons complètement prêts et que toutes nos forces seront employées, lentement d'abord, puis avec un élan et une puissance grandissants, nous sommes persuadés que nous vaincrons toute résistance et atteindrons le but désiré. »

Ces promesses se réalisent.

Né à Watertown (Etat de New-York) en 1864, Robert Lansing fit ses études à Amherst et devint membre du barreau en 1889. Il a occupé aux Etats-Unis de nombreux postes diplomatiques et il est considéré comme une des plus grandes autorités en matière de lois internationales. Il a été conseiller du département d'Etat et conseiller confidentiel du président Wilson.

LA GRANDE OFFENSIVE ALLEMANDE⁽¹⁾

LA MARCHE SUR L'OISE

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

Bien que la poussée sur la Marne vînt à peine de cesser et que le front d'attaque de l'armée von Boehm se stabilisât sur la lisière de la forêt de Retz (de l'Aisne à la Marne), une nouvelle offensive allemande, la quatrième, se déclanchait, le 9 juin, de Montdidier à l'Oise.

Cette fois, il n'y eut pas de surprise ; on s'attendait à l'attaque et on pouvait presque en indiquer l'endroit. Le plan de Ludendorff s'était entièrement révélé depuis quelque temps et la poussée sur Paris, capitale de la France, était facile à prévoir. Par poussées successives, le haut commandement allemand escomptait obtenir, aux endroits d'attaque, des succès partiels ; en créant des poches à chaque offensive, il pensait gagner du terrain sur la ligne de défense, quitte à réduire par la suite les saillants laissés en avancées ; la marche se ferait donc par échelons, graduellement et concentriquement, vers Paris qui, en somme, était le principal objectif...

L'état-major allemand se défend de viser des points géographiques et il proclame que son seul but est la destruction de la force vive des armées ; il est clair cependant que l'ennemi attend autant et plus peut-être d'un succès d'intimidation en face de la capitale que d'un écrasement des armées qu'il combat. Il mettra donc tout en œuvre pour arriver à portée de Paris et essayer de terroriser la capitale avec les gros canons ; son vrai but, le voilà !

L'offensive du 9 juin était dirigée sur la vallée de l'Oise avec Compiègne comme objectif direct.

C'était la XVIII^e armée allemande, général von Hutier, qui était chargée de la prononcer. Cette armée embrassait le secteur de Montdidier à l'Aisne. En attaquant, au 9 juin, sur le front Montdidier-Noyon, ce n'était donc que la moitié de l'armée qui prononçait l'offensive ; elle eut lieu sur une étendue d'environ 35 kilomètres. On estime à 10 divisions la première vague d'assaut engagée ; cinq autres viendront les appuyer dans le début de l'action, vers le 9 juin au soir. C'est donc une masse d'environ 150.000 hommes qui va se ruer sur le front Montdidier-Noyon avec, comme objectif direct, l'avance sur la rive droite de l'Oise et, comme résultat, la prise de Compiègne. En créant cette nouvelle poche sur le front français, l'ennemi faisait tomber naturellement le saillant de Noyon (bois de Carlepont), saillant toujours menaçant sur les lignes allemandes ; enfin il espérait aligner son front dans la direction Montdidier-Compiègne-Villers-Cotterets-Château-Thierry ; c'était la ligne droite remplaçant la courbe sinuose dans son avancée sur Paris, c'était surtout pour lui la possession des importants massifs forestiers de l'Oise qui lui créeraient de précieux repaires pour ses troupes de réserve.

Le 9 juin, à minuit, l'artillerie allemande déclenche son tir d'obus asphyxiants ; à 4 h. 30, les troupes d'infanterie partent à l'assaut sur tout le front de Montdidier à Noyon. Cette attaque, arrivant cinq jours à peine après la stabilisation du front de l'armée von Boehm entre Aisne et Marne, prouve bien que l'ennemi ne veut pas laisser à la défense un instant de repos, et qu'il veut profiter du déplacement probable des réserves françaises, amenées sur le front de la forêt de Retz, pour se lancer à l'assaut sur le front nord qu'il croit privé de ses ressources. L'assaut du 9 juin n'eut cependant pas le résultat immédiat auquel pouvait prétendre le général von Hutier, habitué à ces sortes de « hurrahs » violents qu'il avait expérimentés sur le front de Riga en 1917.

Nos ailes, vers Montdidier et vers Noyon, tinrent bon ; seul notre centre fléchit légèrement.

Le soir du 9 juin, la ligne ennemie s'étendait de Mesnil-Saint-Georges à Rubescourt-le-Frétoy-Mortemer ; au centre elle atteignait Ressons-sur-Matz et Mareuil ; vers l'Oise elle touchait à Belval, Connectancourt, Ville. Il y avait donc eu une avance en flèche au centre d'environ 5 kilomètres. C'était de la part de l'ennemi toujours la même tactique : « La marche en avant, au centre de la ligne attaquée, sans s'arrêter devant les pertes ou les obstacles, pour gagner de suite du terrain dans la zone des combats. » L'ennemi cherchait dans cette attaque à gagner la petite vallée de la Matz et, en s'y infiltrant, à venir déboucher sur l'Oise.

Le 10 juin, la bataille continue avec fureur sur tout le front attaqué. Sur notre gauche, vers Courcelles-Méry, nous tenons solidement ; sur le plateau de Belloy, des combats acharnés se livrent et l'ennemi ne peut faire que peu de progrès. Au centre il a encore poussé en flèche et a dépassé Ressons-sur-Matz ; il atteint Marquéglise. Enfin, sur la droite, il s'infiltra dans les bois de Thiescourt et ses éclaireurs apparaissent à la lisière sud du massif boisé.

Le 11 juin, la lutte est encore plus acharnée ; l'ennemi a fait entrer en ligne de nouvelles divisions appelées du nord ; négligeant la pression vers Courcelles-Tricot-Méry, il se lance vers le sud avec toute violence et, un instant, son front arrive à la petite rivière l'Aronde qui coule au nord de Compiègne ; en fin de journée il est rejeté sur Marquéglise, Vandeliécourt ; sur notre droite, les progrès de l'ennemi sont devenus inquiétants. Il a débouché du massif boisé qui couvre, au sud, la Divette ; il a atteint l'Ecouillon, Montigny, il marche sur Dreslincourt et la vallée de l'Oise.

C'est bien le mouvement prévu, la poussée au centre et le rabattement vers l'est afin de faire tomber le saillant de Noyon qui tient toujours. Notre défense doit être reportée vers Ribécourt et le couloir de l'Oise près la forêt d'Ourscamps est ouvert à l'ennemi qui s'y précipite. L'ennemi, pour obtenir ces succès, a mis en ligne, le 11 au matin, de nouvelles divisions ; les pertes qu'il a subies dans son avance sont des plus sensibles ; on ne marche pas impunément à l'attaque de positions défendues, en se présentant en masses pour forcer les couloirs du terrain, quand ces derniers sont défendus avec autant de vaillance que de bravoure par nos soldats. D'après le dire des prisonniers faits, car durant ces marches de retraite on fait de nombreux prisonniers, ce qui implique bien les retours offensifs, d'après ces dires,

certaines unités des divisions d'attaque allemandes auraient perdu jusqu'à la moitié de leurs effectifs ! Avec de pareils sacrifices on peut évidemment avancer, mais il arrive bien un moment où le déchet énorme chez l'assaillant le contraindra à ne plus poursuivre sa marche en avant. Ce sera le moment critique pour lui, car il aura usé ses réserves !

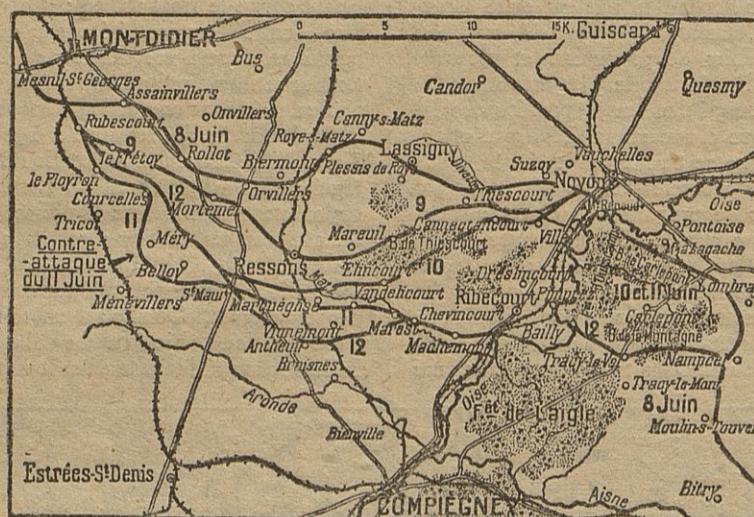
Le 11 juin, on avait identifié sur le front ennemi des divisions appartenant au groupe d'armées du kronprinz de Bavière ; les Allemands, pour poursuivre leur offensive, avaient donc été obligés de faire appel aux réserves du nord afin d'alimenter l'attaque de l'armée von Hutier ; c'était certainement un indice qui révélait, sinon leur épuisement, tout au moins leurs pertes et leur lassitude.

Déjà, dans cette journée du 11 juin, à notre aile gauche, une brillante contre-offensive de nos troupes, appuyées par les tanks anglais, avait rejeté l'ennemi sur Rubescourt, le Frétoy, Courcelles, le faisant reculer de 2 à 3 kilomètres de profondeur sur un front de 5 kilomètres et lui prenant, durant cette manœuvre hardie, plus de mille prisonniers valides.

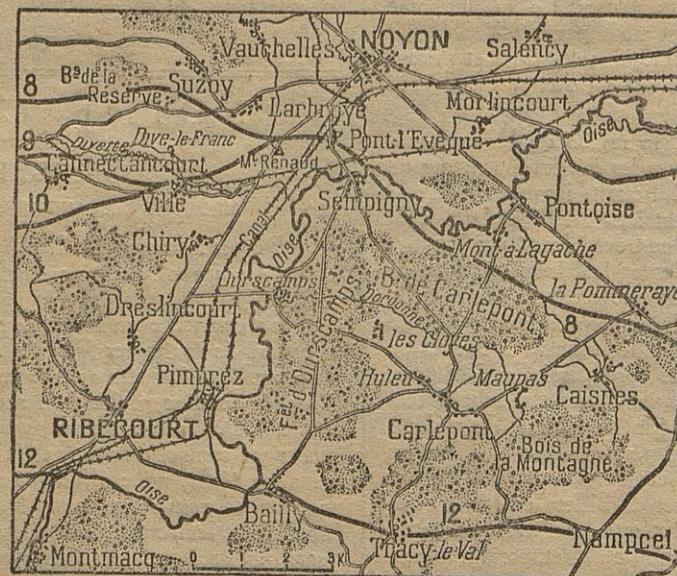
Le 12 juin, la bataille continue toujours avec violence ; la droite allemande a été bloquée par notre contre-offensive du plateau de Méry-Belloy ; elle n'avancera plus, mais le centre est arrivé vers Antheuil et enfin la gauche allemande, sortant du massif boisé des bois de Thiescourt, s'est avancée dans la vallée de l'Oise ; la ligne du front allemand atteint Maretz-sur-Matz, Chevincourt, Camborne, au sud de Ribécourt ; c'est l'irruption dans la vallée en direction de Compiègne. Cependant, vers le nord, nos troupes tiennent toujours le massif des forêts d'Ourscamps, des bois de Carlepont et nous sommes dans la forêt de Laigle ; mais il faut envisager le repli en ligne jusqu'à Tracy-le-Val, Tracy-le-Mont ; au sud de l'Aisne, l'ennemi vient du reste de prononcer, à la date du 12 juin, une puissante offensive vers Cutry, Dommiers ; c'est la pression sur le flanc droit.

L'ennemi poursuit son offensive avec violence et se hâte d'obtenir des résultats. Pour arriver à son but il n'épargne rien et les sacrifices qu'il fait en hommes sont énormes. Il veut une solution rapide avant l'entrée en ligne des divisions américaines qui feront pencher la balance en faveur du nombre du côté des alliés.

Tenir, tout est là pour nous actuellement ; tenir jusqu'à la dernière minute ; c'est à ce prix que nous aurons la victoire !



L'ATTAQUE DU 9 JUIN SUR L'OISE.



L'ATTAQUE DU SAILLANT DE NOYON (du 8 au 12 juin).

(1) Voir les nos 184, 185, 186, 187, 191 et 192 du Pays de France.

APRÈS LA REPRISE DE BELLOY PAR NOS TROUPES



Dans la bataille de Belloy, comme partout, nos brancardiers ont fait preuve d'un dévouement admirable. Ceux-ci enlèvent ceux de nos braves qui sont tombés, morts ou blessés, au champ d'honneur.



Voici encore un jeune Allemand qui a payé de sa vie l'ambition démesurée de son kaiser. Ils sont nombreux, ceux qui, comme celui-là, restèrent couchés pour toujours sur le plateau de Belloy.



Les Allemands nous ont attaqués, le 9 juin, du nord de Montdidier à l'Oise sur 35 kilomètres. De violents combats se déroulèrent dans les différents secteurs de ce front. L'ennemi, le deuxième jour, réussit, à force de pertes, à nous prendre Méry, Saint-Maur et Belloy. Ces villages furent repris le lendemain par une brillante contre-attaque de nos troupes, appuyées par des tanks. Voici une vue du plateau de Belloy. Un cadavre boche gît au premier plan.

LE CHAOS EN RUSSIE

Les tribulations des Ambassades alliées

Lorsque l'avance allemande menaçait Petrograd, les ambassadeurs des puissances alliées reçurent de leurs gouvernements l'ordre de quitter la Russie : ils essayèrent de gagner la Suède par la Finlande ; mais, devant la mauvaise volonté des gardes rouges, ils durent rebrousser chemin et gagner Vologda. Un de nos correspondants, qui fait partie du personnel de l'ambassade, nous relate les diverses pérégrinations de ces pérégrinations. Malheureusement plusieurs de ses lettres ne nous sont pas parvenues et sa relation commence à Helsingfors.

Helsingfors, 5 mars 1918.

Nous avons passé trois jours dans la capitale de la Finlande rouge. Dès le début nous sentîmes que nous étions dans une ville en guerre — en guerre civile. Les rues étaient remplies de gardes rouges armés et cocardés à souhait. Sur les demeures flottaient des drapeaux rouges. La gare s'animaît, à chaque arrivée de trains, d'un mouvement de troupes.

Ces soldats, vêtus comme des paysans, un sac de toile au dos, avaient plutôt l'air d'aller à la chasse que de partir en guerre ; mais ils prenaient cependant une allure militaire et observaient un ordre dans leurs mouvements d'ensemble qui ne manquait point d'étonner. Comme nous étions loin des bandits dépenaillés et indisciplinés que nous avons connus en Russie sous le même nom de gardes rouges ! Toute la différence de psychologie entre deux peuples : l'un, foncièrement et presque physiologiquement anarchique ; l'autre, soucieux d'ordre et de méthode parce que paysan, se révéla à nous dès les premières heures.

Et pourtant, nous étions aux portes de la Russie, dans le plus grand port baltique de l'ancien empire. Nous nous en aperçûmes au grand nombre de matelots qu'on croisait dans les rues. Le matelot russe fut le roi d'Helsingfors pendant la révolution.

Il lui prit un jour la fantaisie d'avoir un club pour lui et, tout simplement, il réquisitionna un grand hôtel, l'Apollo, qui devint le Matrosen Club. Nous y sommes allés un soir, car c'était un spectacle digne de curiosité que celui-là : les grandes salles claires et lumineuses d'un palace moderne, la vaisselle de choix, le linge élégant et jusqu'à l'orchestre livrés à des mathurins. Ils y faisaient, ma foi, fort bonne figure, eux et leurs amies ; peignés à la fille, le front orné d'accroche-cœur, ils avaient, dans ce lieu qui, malgré tout, leur imposait une mentalité nouvelle, des soucis d'élégance et de bon ton.

Mais ces quelques jours que nous avons passés dans Helsingfors étaient cependant parmi ceux qui marquent l'agonie du règne des matelots en Finlande.

Une clause du traité de paix russo-allemand exige l'évacuation de la Finlande par toutes les forces russes. Nous vîmes partir chaque soir de grands convois de soldats. Ces départs donnaient lieu à des scènes pittoresques.

Si les Finlandais ne sont pas fâchés de voir partir les capotes grises, ils entendent bien conserver leurs armes. Chaque voyageur est soigneu-



UN DÉPART DE GARDES ROUGES A HELSINGFORS.

sement fouillé. Avec des ruses de braconnier, quelques-uns ont dissimulé dans leurs bottes, dans les plis de leur manteau, les pièces de leurs fusils démontés. Et chaque fois que le Finlandais découvre un nouveau larcin, ce sont des suppliciations, des gémissements, des palabres à la russe, auxquels se laissent fort rarement prendre les Finnois matous et silencieux.

Le 3 mars au soir, vers 9 heures, des coups de feu éclatent là et dans la ville ; nous rentrons à la gare. A 11 heures, le bruit insolite d'une foule sur un quai voisin nous fit sortir de nos couchettes pour nous informer. Renseignements pris, nous sûmes que c'étaient nos amis anglais qui partaient pour Tammesfors. Le lendemain, nous décidâmes tous de partir dans la même direction, estimant que le passage serait facilité par la proximité du front. Le convoi s'organisa. Aux missions parties de Petrograd s'étaient joints le consulat général de Roumanie à Odessa, des Français, des Belges, réfugiés depuis des semaines en Finlande, puis l'ambassade d'Italie, deux cents personnes en tout, une foule agrégée autour de quelques ambassadeurs.

Toyola, 10 mars.

Tammesfors nous accueillit ce matin du 5 mars par un joli soleil sur ses rues blanches de neige et ses maisons proprettes. C'est une ville toute neuve, née de l'industrie. Mais l'idylle entre la ville et le train diplomatique fut assez courte. Pendant la journée du 6, des incidents se produisirent ; les cuisiniers de l'ambassade de France furent arrêtés par les gardes rouges alors que, fort innocemment, ils contemplaient un paysage dans lequel on avait creusé, paraît-il, des travaux de défense. Un officier allemand, sous le prétexte « qu'il était pacifiste », voulut se glisser dans le train. On nous fit des difficultés pour envoyer des dépêches chiffrées.

Le 8 mars, nous vîmes arriver dans notre wagon une délégation composée de trois commissaires rouges. Etrange conseil, qui réunissait cinq ambassadeurs et trois ouvriers finlandais sur pied d'égalité ! Les rouges, avec des circonlocutions de paysans, nous expliquaient que le peuple et la garde rouge voyaient notre séjour à Tammesfors d'un œil soupçonneux et que, la paix venant d'être signée entre l'Allemagne et la Russie,



PAYSANS RUSSES AU MARCHÉ DE VOLOGDA.

rien ne s'opposait plus à notre retour à Petrograd. Aussi bien, il fallait renoncer à franchir le front.

Le lendemain, on nous enjoignit de quitter Tammesfors pour Toyola. Le charmant village, sous la neige et dans le soleil. Nous n'y restâmes que quelques jours. Notre train, malgré nos protestations, fut accroché à une locomotive et nous conduisit à Lahti, sur la ligne Rigimaki-Viborg. Là, nous attendîmes deux jours ; puis tous les ambassadeurs et ministres décidèrent d'aller s'installer à Vologda, dans la crainte de voir se fermer toutes les issues de la Finlande.

Vologda, 10 avril 1918.

Les missions alliées n'ont établi leur résidence à Vologda que pour se ménager des issues dans cette Russie que l'Allemagne et le bolchevisme remplissaient de menaces proches ou lointaines. La voie d'Arkhangelsk s'y embranche sur le Transsibérien et c'est de Svanka, entre Petrograd et Vologda, que part la ligne d'hiver conduisant au port de Mourman au travers des marais de Carélie. Ce nœud de chemins de fer permettra donc, s'il le faut, de se dérober à toute atteinte, soit en s'enfonçant dans les plaines d'Asie, soit en gagnant les mers glaciales ; en outre, le contact direct avec Petrograd et Moscou donne aux diplomates la faculté d'être aisément renseignés sur ce qui s'y passe, en évitant l'étrangeté du séjour dans une ville qui a cessé d'être une capitale et dans une autre où réside un gouvernement avec lequel l'Entente refuse de causer.

Mais, certes, ni le confort, ni la beauté n'entrèrent dans le compte des arguments qui ont déterminé ce choix. Les mois de mars et d'avril sont les mois ingrats de l'année russe. C'est le temps du dégel, quand la robe virginal de l'hiver se corrompt et tourne à la fange. Des ruisseaux travaillent la neige, l'érodent et la minent ; le soleil et l'averse la persillent ; des plaques d'éteule et d'humus apparaissent çà et là. Il pleut souvent et le soleil, qui rend parfois le ciel d'ici pur et printanier, n'est pas encore assez constant pour effacer le souvenir des ondées. Vologda, dont les maisons s'éparpillent dans les champs ainsi qu'un grand village, offre aux ambassadeurs, en ce timide printemps, le spectacle désolé des banlieues pauvres.

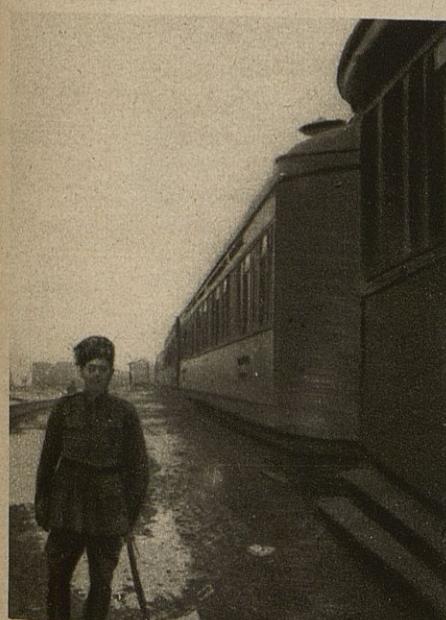
Elle leur a surtout réservé l'étonnement de sa boue. L'imagination d'un Occidental sédentaire ne pourrait se tracer un tableau des rues de cette province au temps de la « raspoutiza ». Les ornières y prennent des proportions d'abîmes où stagne une eau noire effleurée par les premières mouches que fait naître le jeune soleil ; des ruisseaux s'y frayent de pénibles passages vers la rivière Vologda et ses misérables affluents, car la ville ne possède aucun système d'égouts ; la poussière et le crottin de l'autre été, que la neige et la glace avaient longtemps dissimulés, repaissent et les corneilles s'y abattent par vingtaines. De petits trottoirs de bois, établis sur pilotis, permettent seuls de circuler ; mais, pour la traversée des rues, si le hasard favorable n'a point ménagé quelque gué, il faut se résoudre à entrer dans la boue, jusqu'au mollet et à recevoir jusqu'au chapeau l'aspersion des jus variés que projettent, au passage, les pouilleuses voitures de l'endroit.

Certes, les moujiks, vêtus de peaux de mouton retournées ou de draps étranglés, chaussés de hautes bottes d'un cuir durci, donnent l'exemple d'un mépris cuirassé par l'habitude pour ces chemins noirs et visqueux : ils vont sans souci dans la boue profonde, qui les transforme parfois en étranges blocs de terre qui marcheraient ; le haillonnement dans ce coin de grande Russie atteint des proportions telles qu'on ne peut le concevoir en dehors de l'intervention volontaire et consciente de l'homme ; j'ai admis au seuil d'une église, un pauvre si ingénierusement loqueteux, exposant un si complexe ensemble d'étoffes déchirées, de doublures trouées, de pièces disparates et percées à leur tour, que je le crus tout d'abord fabriqué tout exprès pour exciter la pitié publique. Mais non : j'ai vu, par les rues, vingt de ses pareils et ils ne mendiaient pas.

Certes, la population de Vologda ne manque pas d'un certain pittoresque crasseux ; sa malpropreté atteint presque au style, surtout quand elle se réunit autour des boutiques de bois du marché en plein vent. Avec ses échoppes basses et de guingois, faites de troncs superposés, tous ronds et imbriqués aux angles, ses étalages flottants que protège une icône, les bulbes verts, or et argent des églises proches, en profil sur le ciel, la découpe d'un pignon, quelques vieillards barbus qui ont déjà leur chemise rouge du bon temps, des femmes bottées sous la robe et le fichu coloré cachant bien la chevelure, le « gostinny dvor » de Vologda donne l'impression d'une Russie d'estampe. Et, dans la ville entière, cette impression s'accuse et se confirme. Tout se dessine comme une image, par grandes étendues et quasi sans perspective : il y a, je crois, soixante églises, et ce sont toujours les mêmes tours bien blanches par-dessus lesquelles, en nombre impair, ballonnent les bulbes couleur de jeune feuille ou brillant d'un clinquant neuf, comme des ornements d'arbres de Noël. Le kremlin, qui possède une coupole à l'italienne et un cloître où se déparent les ogives d'un gothique sommaire, pousse la vivacité de ses couleurs rose, or, vert, argent, blanc de chaux, et maints oripeaux aux tons vifs jetés sur une balustrade bleue, jusqu'à l'harmonie fraîche et tendre d'une ruelle napolitaine.

L'ambassadeur d'Amérique fut le premier à s'installer à Vologda, au début du mois de mars. Il y loua une grande maison de bois jaune, dont la façade à colonnades surmontée d'un fronton triangulaire avait l'air d'un temple grec érigé au moyen d'un jeu de construction d'enfant. Elle avait jadis servi de club à la société vologdiennne ; sir Francis y trouva des jeux, un billard et des tables pour les cartes ; il y eut donc, comme à Petrograd, le poker et le bridge de l'ambassadeur ; il y eut des thés hebdomadaires qui réunirent le corps diplomatique et la société de la ville, composée de provinciaux engoncés et de quelques nobles émigrés de Moscou.

Mais l'ambassadeur de France et les ministres d'Italie, de Serbie, puis de Belgique, qui vinrent rejoindre les Américains après l'aventure de Finlande, ne sont point descendus en ville jusqu'à présent — faute d'avoir pu s'y loger — et sont restés dans leurs trains, en gare. Leur séjour n'y est pas plus confortable, et de beaucoup s'en faut. Certes les nuits manquent de calme : dès l'heure du sommeil commence le concert des locomotives, dont Vologda possède un parc entier. Selon l'habitude russe, les machines sifflent pour s'ouvrir la voie, pour annoncer leur passage, pour signaler leur départ, pour rentrer à l'atelier, pour l'accrochage et le décrochage... ; chacun de leurs nombreux mouvements est précédé et suivi d'une modulation différente de puissantes sirènes auxquelles



LE LOGIS DE L'AMBASSADEUR DE FRANCE.

répondent, lointaines ou proches, d'autres sirènes. Et ce sont pendant toute la nuit des cris tragiques de bêtes assassinées, de brusques barrissements, des stridulations prolongées, des beuglements répétés, des supplications de désespoir ou des cris de joie, d'impertinentes petites chansons sur lesquelles on met involontairement des paroles d'insulte et qui se renouvellent, absurdes et insistantes jusqu'à l'obsession. Puis, quand l'aube naît, les corneilles s'abattent sur le zinc des toitures et marquent du bec et de la patte la cadence de leurs promenades qui déchiquettent le dernier sommeil.



LA BOUE A VOLOGDA.

Le jour venu, le grand trafic de la gare commence. Etrange gare ! On n'y voit pas un wagon de marchandise mais, par centaines, des trains d'émigrants. Ce sont tantôt des prisonniers autrichiens et allemands, qui s'accordent au train des diplomates alliés pour écouter un vieil orgue de barbarie moudre un refrain monotone ; ce sont, le plus souvent, des Russes, paysans, ouvriers, soldats, se livrant au plaisir du voyage en commun dans les « tiéplouchka ».

La « tiéplouchka » est un fourgon à bagages, monumental comme toutes les voitures du réseau russe, au milieu de laquelle brûle un feu qui tient chaud à l'intérieur ; c'est du mot chaud — tiéplo — que vient le nom de cette étrange voiture spéciale. Le feu est souvent un poêle, mais parfois tout simplement un amas de bûches groupées au milieu du wagon et qui fument plutôt qu'elles ne flambent ; pendant que les voyageurs sont dans la « tiéplouchka » on surveille le feu et on empêche la contagion de l'incendie ; au départ, un coup de talon éteint les tisons. Parfois une étincelle transforme la voiture en bûcher, d'où les nombreuses carcasses de fer noirâtre que l'on rencontre, le long des voies ferrées, couchées au revers du talus.

Dans la « tiéplouchka » le peuple voyage gratis. Il profite ainsi d'une mesure démagogique qui date de l'Empire, et dont les seuls résultats furent de réveiller dans l'âme du Russe un nomadisme à peine endormi et de flatter son goût de la paresse ; quant à la répercussion du système de la « tiéplouchka » sur le trésor public, elle est indiquée assez clairement par les dernières statistiques qui accusent, pour l'année écoulée, un déficit de six milliards dans le seul budget des chemins de fer.

Les missions alliées ont eu le loisir de se rendre compte du fonctionnement de ces trains de plaisir ; ils les ont vus tous les jours se rem

plir sur les voies les plus proches. Les voyageurs arrivent dès les premières heures de la journée chargés de leurs sacs et de leurs besaces d'où débordent des vêtements, des couvertures, de la nourriture, dans le plus extraordinaire pêle-mêle ; mais tous portent religieusement cet indispensable compagnon du voyageur russe, la bouilloire, dans laquelle on va chercher aux gares le « kipiatok », l'eau bouillante pour le thé. On entre tant bien que mal dans la « tiéplouchka » et quand elle semble trop pleine, les candidats au voyage, debout sur le quai, parlent avec leurs camarades déjà placés ; longs palabres sur le ton plaintif du langage russe au bout desquels ils parviennent à pousser un de leurs colis par la porte à glissière et s'insinuer eux-mêmes. Derrière eux, d'autres colis frayent le chemin à d'autres voyageurs et l'on est tout étonné de voir entrer dix personnes dans un fourgon déjà bondé.

Dans la « tiéplouchka » chacun se tasse et s'installe, à cropton, près du feu qui fume, ou couché dans les coins, la tête sur des ballots. On y dort pêle-mêle, on s'y livre à des soins variés de toilette et de propreté. Quelques familles ont transformé leur « tiéplouchka » en une véritable demeure. J'y ai vu un lit complet, un berceau avec des rideaux, une table couverte de légumes et sur laquelle la ménagère préparait un repas dont les premiers éléments mijotaient sur le poêle commun. Et tout cela dans le plus ineffable décor de saleté qui se puisse imaginer. Quand le nettoyage du wagon s'impose trop vivement, ses habitants raclent les planchers avec des bouts de bois. Les détritus s'entassent sur le quai et j'ai vu, dans la gare de Vologda, un de ces amas d'ordures qui atteignait la hauteur d'un homme. C'était le produit d'une seule voiture.

Où vont les « tiéplouchkas » ? Les voyageurs eux-mêmes l'ignorent. Ils y montent, non pour gagner un lieu déterminé, mais pour voyager, ou tout bonnement afin de trouver un coin où se tenir au chaud. J'en ai entendu qui demandaient au départ : « Où va ce train ? » et d'autres qui, partis dans la direction de Svanka-Mourman, se sont vus poussés vers Omsk sans éléver une protestation.

Pour rendre visite aux chefs de missions il faut passer sous des rames de wagons, grimper sur des bogies, patauger dans la boue dense du printemps russe. Et au milieu de cette gare bruyante et malpropre, encombrée d'une foule malodorante, on trouve installés dans les wagons-restaurants des bureaux actifs où des secrétaires chiffrent, déchiffrent, dactylographient, sous l'œil étonné des indigènes peu enclins à comprendre que le destin de la Russie, qui mûrit à Arkhangel et à Vladivostok, autant et plus qu'à Petrograd et à Moscou, se prépare peut-être dans ces étranges chancelleries roulantes.

DANS LA TIÉPLOUCHKA.

L'OFFENSIVE AUTRICHIENNE EN MONTAGNE



Ces photographies donnent une idée de l'aspect du secteur montagneux dans lequel est contenue l'offensive déclenchée le 15 juin par les Austro-Hongrois. En haut, c'est le point où se trouve la charnière du front italien, à l'endroit où la Piave débouche des montagnes. Dans le médaillon, le sommet du mont Grappa. Au-dessous, une passerelle jetée sur un précipice à 3.000 mètres d'altitude dans le massif du Tonale et supportée par des câbles.

UNE CONTRE-ATTAQUE EN MONTAGNE DES ALPINS ITALIENS



En Italie, alors que depuis assez longtemps on ne signalait sur le cours de la Piave que des actions intermittentes et sans intérêt, les troupes en présence dans les secteurs montagneux en venaient sérieusement aux mains tous les jours. C'est encore dans ces secteurs que la lutte fut la plus ardente au début de l'offensive que les Austro-Allemands ont déclenchée le 15 juin, avec près de 680.000 hommes, sur la presque totalité du front d'Asiago à l'Adriatique, et au cours de laquelle les chasseurs alpins italiens se sont couverts de gloire pour reprendre, comme dans cette photographie, des positions escarpées qu'ils avaient momentanément perdues.

LES TROUPES BRITANNIQUES A L'OUEST DE REIMS

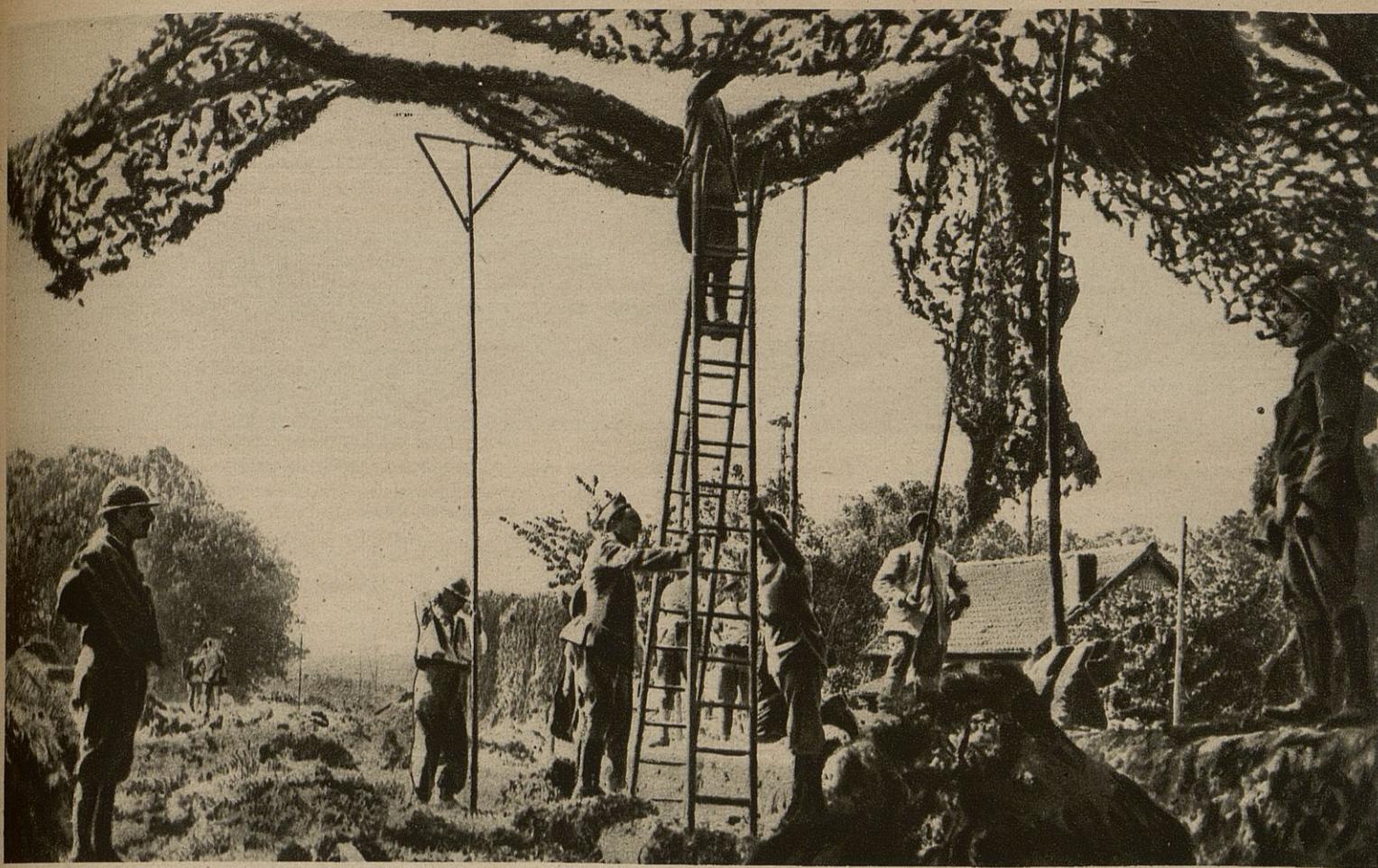


Sur une grande étendue du front de France la vie de tranchée a fait place à la guerre de mouvement, à la satisfaction de nos soldats et de nos alliés qui, après le combat, campent où ils se trouvent. Voici des Anglais qui aiment certainement mieux être au repos dans cette prairie de la Marne que dans leur ancienne tranchée.

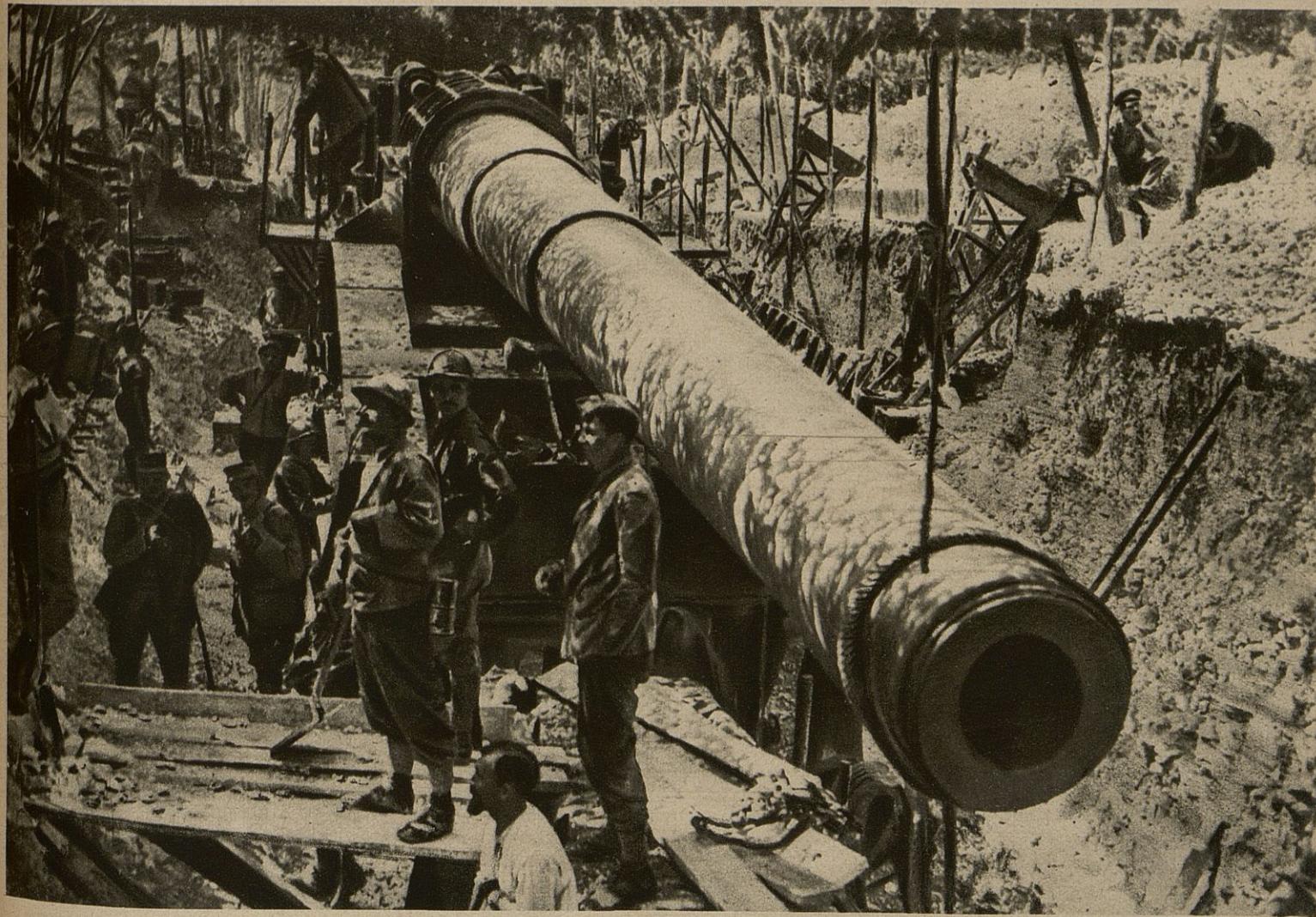


Des troupes britanniques en liaison avec les nôtres forment dans la région de Reims une fraction de la ligne que les Allemands, dans un assaut imprévu, ont pu faire flétrir, mais que leurs efforts n'arriveront pas à rompre. Elles occupaient précédemment un secteur de la Somme où elles avaient eu aussi de rudes combats à soutenir. Ceci est un détachement de nos amis, dans un bois qu'il était chargé de défendre au sud de l'Aisne.

INSTALLATION D'UNE PIÈCE A LONGUE PORTÉE



Dès que la pièce est en place, on s'empresse de camoufler le site dans lequel elle se trouve et de la camoufler elle-même, afin de dissimuler complètement sa présence aux observateurs de l'ennemi. Ici, on voit nos hommes installer à l'aide de supports, au-dessus de leur pièce, un filet qui modifiera l'aspect du terrain.

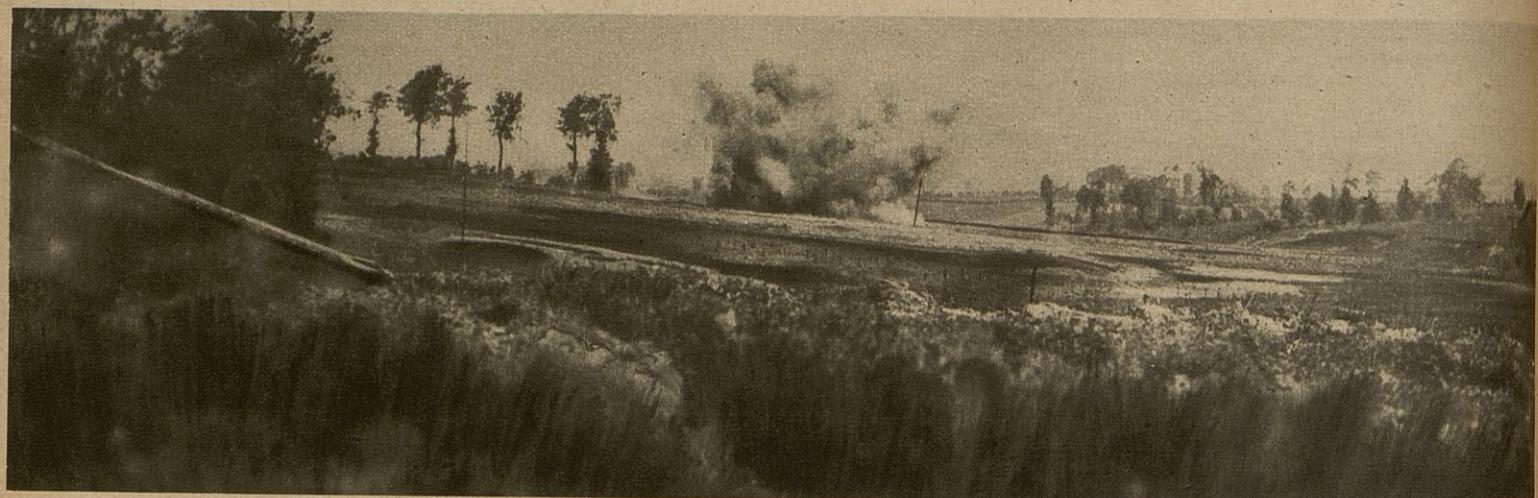


C'est une opération longue et pénible que la mise en batterie d'un canon de cette dimension. On lui choisit autant que possible un emplacement facile à dissimuler, mais qu'il faut apprivoiser, et l'on profite comme pour celle-ci d'un accident de terrain derrière lequel elle sera défilée. Elle a d'ailleurs reçu un bariolage qui doit contribuer à la faire prendre de haut pour un fût d'arbre abattu. Ces travaux très compliqués demandent un temps assez long.

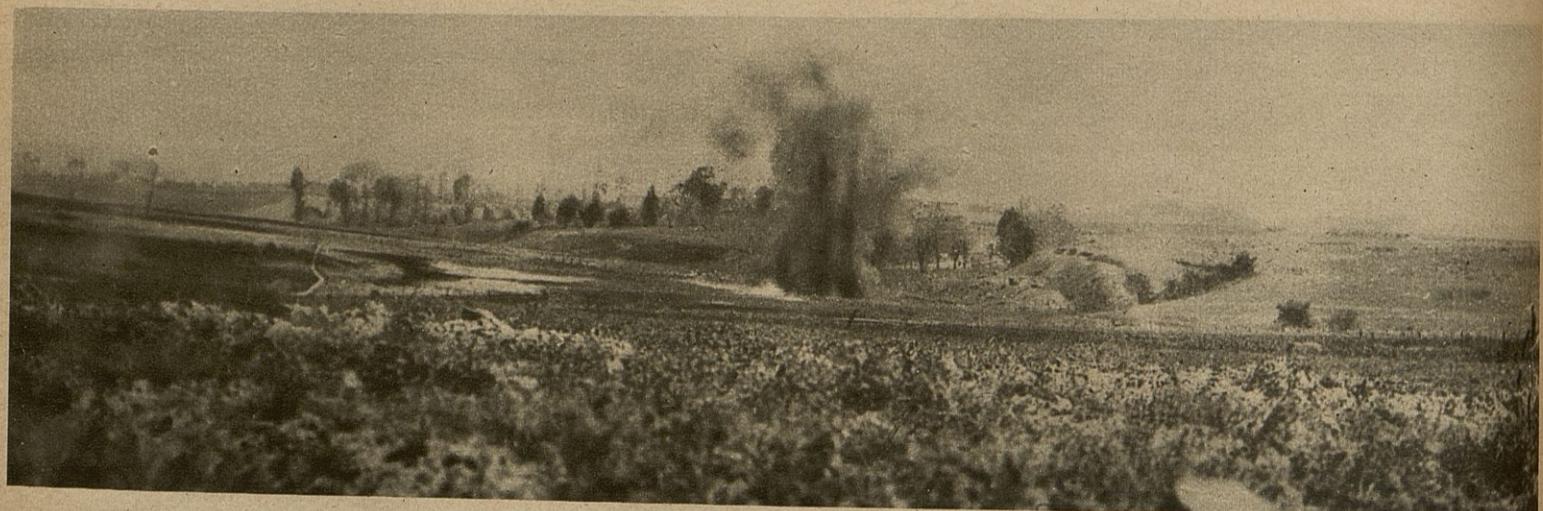
UN BOMBARDEMENT PAR L'ARTILLERIE LOURDE



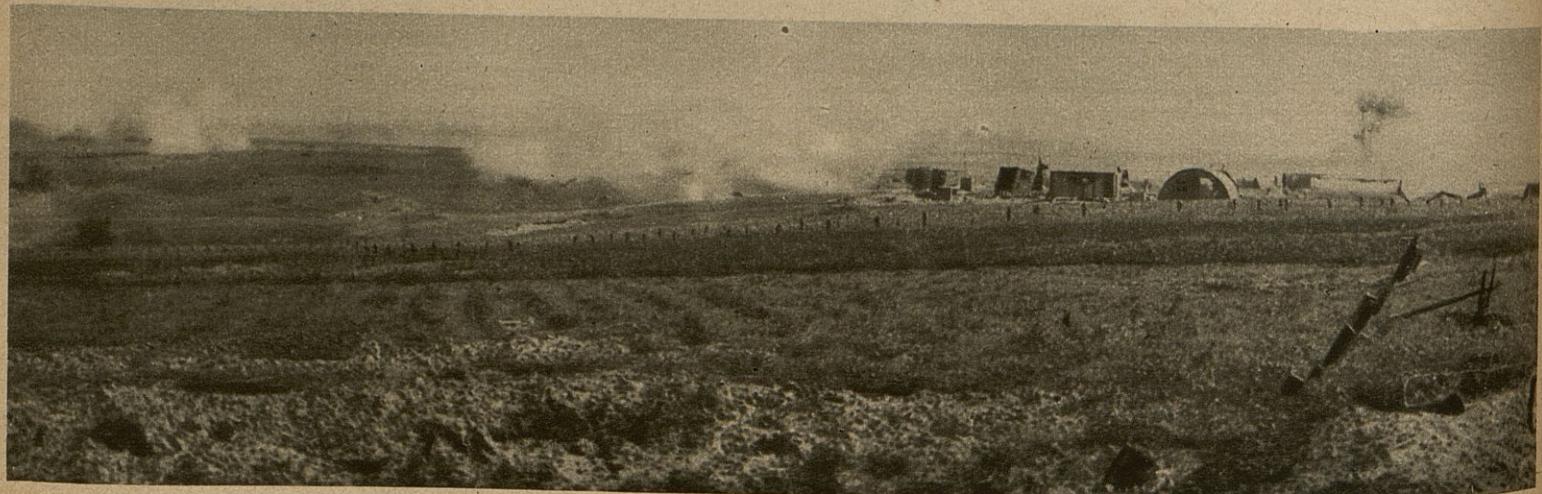
Un obus éclate en touchant le sol et aussitôt une énorme masse de fumée s'élève dans l'atmosphère.



Le tir est assez serré, car voici un second obus éclatant presque au même endroit que le premier.



Des pierres, de la terre jaillissent du sol au point de chute, mêlées aux éclats de l'obus.



Ce sont les projectiles des énormes pièces à longue portée, dont on fait usage soit pour battre des buts très éloignés des lignes, soit pour détruire des positions sur le front, qui, en éclatant, ouvrent dans le sol les vastes excavations connues sous le nom d'entonnoirs. Ces photographies montrent un petit secteur du nord sur lequel s'abat un bombardement intensif. Dans celle-ci, prise en dernier lieu, la fumée a envahi tout le paysage.



ECHOS



LES ROUTES DE L'AIR

L'aviation prendra certainement de tels développements qu'il faudra bien s'occuper des routes que devront suivre les avions. Ces routes seront établies d'après les données de la météorologie et les études sur les courants de la haute atmosphère.

Lord Montagu de Beaulieu, qui s'occupe beaucoup de l'aviation, estime qu'à la vitesse de 120 milles à l'heure (192 kilomètres), on irait de la Grande-Bretagne aux Indes en quatre jours, à raison de deux courses de cinq heures chacune par jour.

Au point où en est l'aviation, on peut très bien envisager le transport des passagers et des bagages, et les conditions météorologiques sont généralement bonnes, sauf en hiver, à l'extrême insulaire du parcours.

Pour la traversée de l'Atlantique c'est autre chose, surtout dans le sens Europe-Amérique. La voie la plus courte d'Irlande à Terre-Neuve est en hiver sur le trajet des tempêtes, surtout de l'ouest. Si on passe plus au sud pour trouver des conditions plus favorables, le trajet est doublé.

De façon générale il conviendra que certains types de trafic aérien se fassent seulement à certaines altitudes. Seulement, à tout moment donné, il faut compter que la moitié du globe est sous les nuages, et un pilote au-dessus de ceux-ci ne peut se guider, ne sachant rien du sens et de la force du courant où il se trouve, de sorte que l'avion doit être tenu à une hauteur lui permettant de voir la terre à de fréquents intervalles et il ne peut monter bien haut.

LES ŒUFS DE CENT ANS

En Occident, on jette les œufs pourris et nul ne songe à les consommer. En Orient, au contraire, on fait délibérément pourrir les œufs pour s'en régaler.

Dans un excellent volume de l'*Encyclopédie agricole sur les Conserves de légumes et de viande*, M. A. Rolet indique comment les Chinois préparent ce qu'ils appellent les « œufs de cent ans ».

Ces œufs n'ont pas cent ans, assurément, mais souvent plusieurs années. Il suffit d'ailleurs de quelques semaines pour les obtenir à point.

L'œuf frais, de canard ou d'oie, de préférence, est placé avec des herbes aromatiques dans de la chaux éteinte et laissé un temps plus ou moins long : 5 ou 6 semaines sont un minimum pour la préparation. Sous l'influence du temps le jaune se liquéfie et prend une coloration vert foncé. Le blanc se coagule et colore en vert.

Le produit, qui a une odeur d'œufs pourris à laquelle on se fait vite, se mange comme hors-d'œuvre et a le goût du homard.

Après tout, c'est peut-être excellent. Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. Et des substances qui sentent fort mauvais comme certains fromages plaisent au palais occidental. Peut-être, avec un peu d'habitude, trouverions-nous les œufs de cent ans très appétissants.

UN MIRACLE AUX INDES

Les Indes sont le pays du miracle journalier. Les illuminés y abondent et la crédulité est grande.

Un miracle s'y produit chaque jour : c'est celui du « palmier prieur » de Faridpur. Ce palmier, d'une grande piété, incline ses feuilles le soir, quand les cloches appellent le peuple au temple. Et le lendemain matin, les feuilles sont redressées. Miracle, s'écrie le populaire. Et les pèlerins affluent, et aussi les offrandes à l'arbre, qui profitent aux prêtres indigènes. L'arbre, au surplus, est déclaré avoir effectué des cures merveilleuses.



Un savant hindou, sir J.-C. Bose, qui est connu par divers travaux de physique et de botanique, a voulu étudier le phénomène.

Il a commencé par se procurer des photographies de l'arbre : il l'a photographié le matin et le soir, et il a constaté que les choses sont bien comme on le dit ; que l'arbre a les feuilles dressées le matin et inclinées vers le bas le soir.

Ce n'est pas tout. Il a installé un enregistreur au moyen duquel le mouvement des feuilles est inscrit à toute heure du jour et de la nuit. Et il a ainsi établi une corrélation exacte entre la température ambiante et les mouvements des feuilles. L'arbre abaisse ses feuilles à mesure que le thermomètre monte et l'élève à mesure que celui-ci s'abaisse.

En même temps, sir J.-C. Bose a constaté, par le même moyen, que tous les arbres de cette espèce font de même au même moment. Il n'y a donc là aucun miracle, mais simplement une influence de la température sur l'arbre, influence qui n'a rien d'isolé et dont on peut observer dans tout jardin et chaque jour de nombreux exemples.

CURIEUSE SÉRIE DE COINCIDENCES

Elle se rapporte à un de nos alliés britanniques.

Un certain sergent fut admis dans un hôpital du nord de l'Angleterre, en décembre 1916, pour une blessure au pied. Il se remit et retourna au front.

En janvier 1918 il tomba malade. Il fut évacué par la même ambulance de campagne qui l'avait recueilli en 1916, conduit au même poste de triage, transféré au même hôpital général, conduit en Angleterre par le même bateau et au même port, envoyé au même hôpital, dans le même service, et mis au lit du même côté de ce service.

Il y a là un ensemble assez curieux de répétitions. Peut-être tient-il d'ailleurs tout simplement à ce qu'il y a beaucoup d'ordre et de méthode et à ce qu'il n'y a pas eu d'événements troublant le cours des évacuations.

FRAISE MONUMENTALE

La fraise peut parfois atteindre des dimensions extraordinaire. Il y a deux ans, un jardinier de Blangy, dans la Seine-Inférieure, en récoltait plusieurs pesant de 70 à 80 grammes chacune.

Mais il y a mieux. Un jardinier de Mers, dans la Somme, en a recueilli une de 150 grammes. Elle était sensiblement plus grosse que le poing. C'était un véritable monstre, un fruit absolument exceptionnel. Nous doutons qu'on en ait vu de plus gros.

POUR LES PETITS OISEAUX

Nul ne l'ignore, le Midi fait avec acharnement la guerre... aux petits oiseaux. Il en détruit des quantités fabuleuses de toute espèce. Est-ce parce qu'ils sont nuisibles ? Nullement, ils sont même utiles ; mais cela ne fait rien. C'est pour les manger. Tant pis pour l'agriculture si ensuite, par la disparition des oiseaux insectivores, elle périclite.

Il y a toutefois des esprits éclairés dans le Midi qui se rendent compte de la sottise qu'il y a à agir ainsi et ont entrepris en particulier une campagne contre les pièges dits à souris, mais en réalité à oiseaux, dont tant d'enfants et d'adultes font l'acquisition pour chasser sans dépenser de poudre.

La Fédération des chasseurs des Bouches-du-Rhône a bien mené la campagne et fait prendre sur le fait de nombreux piégeurs d'oiseaux. Comme ce sont les vendeurs de pièges qui ont été poursuivis et condamnés, on peut espérer que la vente s'arrêtera et que la stupide guerre qui est faite aux oiseaux cessera au moins sous la forme du piégeage.

L'ART DE SE RETOURNER

En 1763, un Persan, Jean Althen, introduisait la culture de la garance en Vaucluse. Cette culture se développa et, en 1862, dans le département, plus de 13.000 hectares étaient plantés en garance et rapportaient 15 ou 16 millions par an.

À-dessus la chimie découvrit l'alizarine artificielle, fabriquée aux dépens des produits de distillation de la houille, et cette alizarine colorait aussi bien que l'alizarine végétale.

L'alizarine artificielle, synthétique, prit un essor considérable. Ce fut la ruine pour le Vaucluse : ruine d'autant plus complète qu'en même temps s'étendait la maladie des vers à soie, diminuant les revenus donnés par les mûriers, et que par surcroît le phylloxéra s'acharnait à détruire la vigne. Il y eut une forte diminution de la population, une émigration abondante : on alla chercher du travail ailleurs.

Pourtant, vers 1880 ou 1890, la population revenait à son ancien chiffre et la propriété non bâtie présentait à peu près la même valeur qu'en 1850.

À quoi cela tient-il ? À ce que la population a su se retourner. Au développement des irrigations, préconisé par des ingénieurs avisés, qui a permis de développer la culture des fourrages, et surtout celle des fruits et légumes dont le Vaucluse envoie une grande quantité dans toute l'Europe comme primeurs. Il va de soi que le développement général des chemins de fer a beaucoup aidé à cette prospérité.

JAMBON DE BLAIREAU

Le blaireau est-il véritablement le mammifère actuellement vivant le plus ancien ? Le grand anatomiste anglais Owen l'a dit. Et par là le blaireau serait intéressant.

Il le serait à un autre titre encore, en ce qu'on en peut tirer une paire d'excellents jambons.

Le blaireau était autrefois abondant aux îles Hébrides, et dans ces îles quelque peu déshéritées on en tirait parti en faisant des jambons. Les aliments indigènes usuels consistaient principalement en une farine d'avoine avec laquelle on préparait une bouillie analogue au porridge écossais, avec du poisson et des œufs d'oiseaux de mer. Aussi était-on heureux d'y joindre du jambon de blaireau qui se préparaient en toute saison sauf l'automne, époque où l'animal est en plus médiocre condition.

La préparation est simple. Le blaireau est écorché et découpé : le filet et les épaules se mangent à l'état frais, rôtis ou bouillis, et les cuisses sont trempées pendant une semaine à l'eau de mer, après quoi on les fume en les suspendant au-dessus d'un feu de tourbe pendant le temps nécessaire.

Le jambon de blaireau était utilisé couramment autrefois ; maintenant il est devenu rare, le blaireau ayant disparu des îles Hébrides. Mais il existe ailleurs et est toujours utilisable.

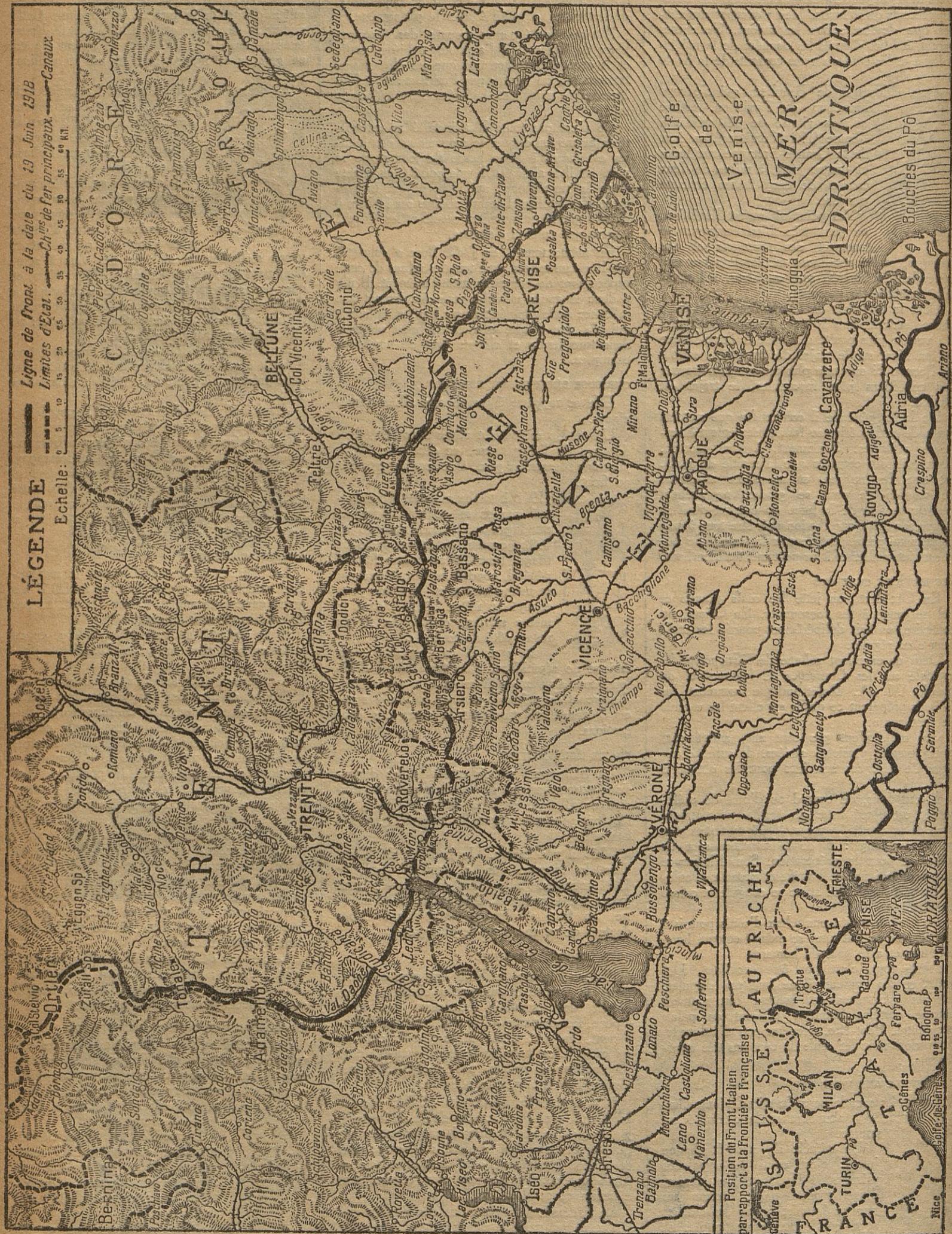
LE CERVEAU DES ANIMAUX DOMESTIQUES

Le cerveau est plus volumineux chez les animaux sauvages que chez les animaux domestiques. C'est que les animaux sauvages ont plus à employer leur cerveau que ne le font les animaux domestiques, et l'on sait que l'exercice développe les organes.

Le mouflon sauvage de Sardaigne a un cerveau de 140 centimètres cubes de volume en moyenne ; chez le mouton domestique la moyenne est de 115 centimètres cubes.

Même différence en ce qui concerne le cerveau entre les chèvres sauvages et domestiques, entre le porc et le sanglier, entre les chats domestiques et sauvages. Il en va de même pour les chiens comparés au loup.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT ITALIEN (d'après les Communiqués officiels)

TEINDELYS

donne un teint de lys

Poudre
Crème
Savon

Eau
Bain
Lait



Tous Produits
de beauté.

Formules
scientifiques

**La Poudre et la Crème Teindelys
rajeunissent et embellissent**

Poudre : 4 fr. ; f° 5 fr. - Crème : grand modèle, 9 fr. ; f° 10 fr. 70.
Petit modèle, 5 fr. ; f° 6 fr. 20. - Savon : 4 fr. ; f° 5 fr. - Eau : 7 fr. 50.
Bain : 4 fr. ; f° 5 fr. - Lait : 12 fr. - Aucun envoi contre remboursement.

ARYS, 3, rue de la Paix, Paris, et toutes Parfumeries.

Un jour viendra

Parfum d'Arys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes



ARYS
3, r. de la Paix
PARIS
et toutes
Parfumeries.

Prodige du parfum, miracle évocateur,
Le rêve de l'Amour naît de l'esprit des fleurs,
Le printemps des jardins sera le printemps des âmes,
En respirant " Un jour viendra "
Dorénavant toutes les femmes
Offrent leur cœur d'avance au trait qui l'atteindra.

Le flacon, signé " Lalique " : 30 francs ; franco contre mandat-poste : 34 francs.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 14 (en trois séries) 600 francs de Prix

PREMIÈRE SÉRIE :

CARRÉS, CIRCONFÉRENCES ET TRIANGLES MAGIQUES

Notre concours n° 6 avait vivement intéressé nos lecteurs.

Aujourd'hui nous commençons un concours en trois séries, peut-être plus difficile, mais à coup sûr plus intéressant. Il s'agit en l'espèce de carrés, circonférences et triangles magiques.

La construction des carrés est assez simple, lorsqu'elle vise les carrés impairs ; l'exemple que nous allons donner suffira à démontrer la marche à suivre pour le placement des nombres dans le

carré proposé, et tous nos lecteurs pourront, après l'avoir étudiée quelques instants, construire un carré magique très rapidement sur n'importe quel nombre qui pourrait leur être indiqué.

En employant le nombre de 1 à 25 pour un carré de 25 carrés, on obtient le total 65 dans toutes les colonnes verticales, lignes horizontales ou diagonales. Si l'on utilise le nombre de 2 à 26, on obtient le total 70 et ainsi de suite. En employant des nombres suivis on a toujours un résultat divisible par 5. Mais là ne réside pas la difficulté.

Il s'agit ici de construire deux carrés magiques donnant comme résultat le nombre 73, dans toutes les colonnes verticales, lignes horizontales et diagonales, de telle sorte que les 25 nombres employés dans le premier soient différents, mais entre 1 et 27 compris, et dans le deuxième entre 1 et 32 compris. Tant dans l'un comme dans l'autre carré, 20 nombres au moins devront être suivis.

Les réponses devront nous parvenir en une seule fois, après la publication de la troisième série, c'est-à-dire jusqu'au 2 août.

Les résultats seront publiés dans notre numéro du 22 août.

23	12	1	20	9
4	18	7	21	15
10	24	13	2	16
11	5	19	8	22
17	6	25	14	3

CONCOURS N° 9 : Pris sur le vif

RÉSULTATS :

La solution de ce concours était la suivante : « *L'œuvre des bandits boches.* »

Le nombre des réponses justes a été de 5.995.

1^{er} prix. — *Une montre-bracelet Lip*, valeur : 80 fr.

M. VITALIS, 67^e artillerie, secteur 67. (Ecart : 107.)

2^{er} prix. — *Un taille-crayon « Ronéo »*, valeur : 50 fr.

M. E. MOUTON, à la Sablière, Montceau-les-Mines (S.-et-L.). (Ecart : 118.)

3^{er} prix. — *Un dictionnaire de médecine*, val. : 45 fr.

M. H. DUTAILLY, 17, boul. de Strasbourg, Dijon (Côte-d'Or). (Ecart : 123.)

4^{er} prix. — *Un coffret « Floréine »*, valeur : 15 fr.

M. C. MITAL, 60, rue Auguste-Comte, Lyon (Rhône). (Ecart : 395.)

5^{er} prix. — *Un document d'histoire*, valeur : 12 fr.

M. J. GAUTHIER, route de Seurre, Beaune (Côte-d'Or). (Ecart : 471.)

6^{er} prix. — *Un flacon essence Bouquet*, valeur : 10 fr.

M. G. DUVEAU, 32, boul. Ayraud, Angers (M.-et-L.). (Ecart : 479.)

7^{er} prix. — *Un moulin à café verre*, valeur : 8 fr.

M. A. LEGAND, 4, rue du Tir, Vesoul (Hte-Saône). (Ecart : 578.)

8^{er} prix. — *Un nécessaire pour écolier*, valeur : 6 fr.

M. E. GAUBENS, rue Douzelles, Cahors (Lot). (Ecart : 670.)

9^{er} et 10^{er} prix. — *Une boîte poudre de riz*, val. : 5 fr.

M. J. LE COURT, 17, rue de Livarot, Lisieux. (Ecart : 671.)

M. C. KIFFER, 11, avenue de l'Opéra, Paris. (Ecart : 736.)

11^{er} au 15^{er} prix. — *Petit service aluminium*, val. : 4 fr.

M. J. RAFFRAY, à Loudéac (C.-du-N.). (Ecart : 788.)

M. E. JOLLAND, 10, cours de Verdun, Lyon. (Ecart : 812.)

M. A. SOLOGNY, à Chassignelles, p. Ancy-le-Franc (Jura). (Ecart : 1.386.)

Mme G. NERAT, 25, rue du Calvin, à Kéryado, par Lorient. (Ecart : 1.417.)

M. L. NEZ, 115, avenue de Neuilly, Neuilly-sur-Seine. (Ecart : 1.515.)

Découpez le bon de participation à ce concours, bon n° 14, et collez-le sur la feuille de réponse.

CONCOURS N° 14
BON DE CONCOURS
A découper et à coller sur la feuille de concours

UN LIVRE DES PLUS CURIEUX !
UN GROS SUCCÈS DE LIBRAIRIE

Docteur LUCIEN-GRAUX

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE

« ...Le docteur Lucien-Graux ne néglige point le côté pittoresque de son sujet ; et, comme étant Français, il a de l'esprit, il remarque assez plaisamment qu'il est le premier historien qui écrive une histoire fausse par principe... Son livre n'est pas faux à la lettre : il est imaginaire. Rien n'est faux. »

Abel HERMANT, *Le Figaro*.

« ...Ce n'est pas un mince éloge de dire qu'il y a ici une œuvre séduisante, car ce n'est que trop rarement que l'érudition quitte son visage morose, si rebutant pour le lecteur. »

Jacques NARGAUD, *Le Petit Bleu*.

« ...C'est une aubaine préparée aux historiens futurs. N'est-ce pas une étonnante idée de livre curieux, neuf, original ! »

Henri CLOUARD, *Oui*.

« ...Etonnant bouquet d'anecdotes, ce livre est amusant comme un roman. »

L'Œuvre.

« ...Des plus curieux et des plus attachants, ce livre sera une des contributions les plus intéressantes à l'histoire de la tourmente qui secoue le monde entier. »

Le Cri de Paris.

« ...C'est à coup sûr la plus séduisante chronique qui aura été brodée sur le canevas du drame gigantesque. »

L'Intransigeant.

« ...Cette lecture est attrayante comme un roman. »

L'Action Algérienne.

Deux volumes grand in-16, 400 et 500 pages

Prix net, chaque volume : 6 Fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

ARGENT de SUITE SAINA, 6, r. du Havre, achète plus cher que tous
Bijoux, Argenterie, Reconnaissances, Titres, etc.

SUR TOUS LES FRONTS

APOLLO

RASE
TOUTES LES BARBES

LE RASOIR DE SURETÉ
RATIONNEL

INVENTION ET
FABRICATION **FRANÇAISE**

En vente dans toutes les bonnes Maisons

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE

On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT
Moutrez cette annonce à votre pharmacien

ASTHME Toutes
oppressions

EMPHYSEME — BROCHITE CHRONIQUE

la boîte d'essai gratuite : 26, Grand'Rue, Louvres (S.-O.-)

Nettoyez vos **CHIENS et CHATS à Sec**

avec la Poudre "DRY CLEAN"

Supplément DÉMANGEAISONS, PUCES, etc.

LA BOÎTE franco envoyer mandat : 2 fr.

HARRYS, 19, rue d'Enghien, Paris

et dans tous les grands magasins

ACHETEZ

L'ATLAS DES FRONTS

Édité par le PAYS DE FRANCE

Cet Atlas, qui fait suite à l'Atlas de Guerre, et où figurent tous les fronts européens, comprend 56 Cartes et un Répertoire alphabétique permettant de retrouver instantanément aussi bien sur l'Atlas des Fronts que sur l'Atlas de Guerre toutes les localités citées dans les communiqués officiels.

PRIX : 1 fr. 50 (franco : 1 fr. 80)

En vente dans toutes les librairies et au PAYS DE FRANCE, 6, boulevard Poissonnière.

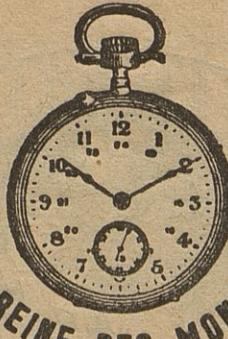
SUPÉRIORITÉ

S'il est une supériorité dans cette terrible guerre qui ne puisse être contestée aux alliés, c'est bien celle que constitue la richesse, quelle que soit la forme qu'elle revête : l'abondance, sur leurs territoires immenses et situés sous tous les climats, de tout ce qui est matériel, utile et susceptible d'appropriation ; de la richesse latente qui dort dans les profondeurs de la terre et aux flancs des montagnes et des collines ; et aussi de la richesse acquise : celle que vingt générations de travailleurs ont patiemment accumulée.

De cette supériorité, l'heure est venue de se servir. L'effort de chacun doit se juxtaposer à celui de tous ; les résultats de cet effort ne cessent de préoccuper l'ennemi. Les chiffres qui ont fait récemment connaître l'importance de l'effort financier accompli par l'Amérique, au cours de l'emprunt de la Liberté, n'ont pas moins d'intérêt pour le gouvernement de Berlin que le chiffre des effectifs qui, dans nos ports de l'Atlantique, débarquent chaque jour des modernes Armadas.

Pour accentuer la supériorité financière de l'Entente ne perdons aucune occasion d'acquérir, dès que nous le pouvons, des Bons de la Défense nationale.

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'HORLOGERIE FRANÇAISE



Mouvement
Chronométrique
10 rubis

Garantie
15 ans
sur bulletin

Métal inaltérable imitant l'OR à s'y méprendre

Pour HOMME ou DAME : 35 francs

CADRAN LUMINEUX : Augmentation de 6 francs

Attention
aux
imitateurs
peu
scrupuleux

La plus
importante
Maison vendant
directement
sans
intermédiaires
aux prix
de fabrique.
Joindre le montant
à la commande
plus 0 fr. 50 p^r port

MAISON
DE CONFIANCE

Les propriétaires actuels de la Manufacture d'Horlogerie Jean Benoit Fils & C^{ie} viennent de célébrer le 128^e anniversaire de l'entrée de leur famille dans l'industrie horlogère, où tous leurs membres se succèdent de père en fils. La Manufacture d'Horlogerie Jean Benoît s'est toujours éloignée de la pacotille et spécialisée dans la bonne fabrication. Son souci constant de la perfection, joint à l'habileté et au goût de ses collaborateurs techniques, lui a créé dans l'industrie française, dont elle est l'un des plus importants propagateurs, une situation prépondérante en se spécialisant dans la vente des meilleures productions de notre grande métropole horlogère.

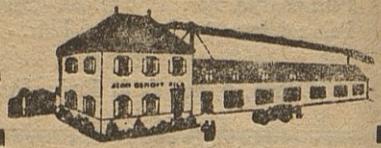
Jean BENOIT Fils & C^{ie}.

EXIGER
SUR CADRAN LE MOT
REINE DES MONTRES
et le Nom du Fabricant

DEMANDEZ
notre
SUPERBE
ALBUM ILLUSTRÉ
envoyé
contre 0 fr. 25 en timbres
Vous
y trouverez
un grand choix
de
tous modèles
MAISON
FONDÉE EN 1791

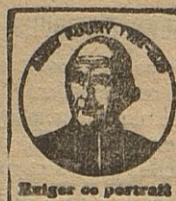
J. BENOIT Fils & C^{ie}

Manufacture Principale d'Horlogerie
BESANÇON



MALADIES de la FEMME

LA MÉTRITE



Regarder ce portrait

Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses accompagnées de Coliques, Maux de reins, Douleurs dans le bas ventre ; celle qui est sujette aux Pertes blanches, aux Hémorragies, aux Maux d'estomac, Vomissements, aux Renvois, Aigreurs, Manque d'appétit, idées noires, doit craindre la Métrite. La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infaillible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour dès injections avec l'Hygiénitine des Dames (la boîte 1 fr. 50, ajouter 0 fr. 20 par boîte pour l'impôt).

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, FIBROMES, Mauvaises suites de couches, Hémorragies, PERTES BLANCHES, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du RETOUR d'ÂGE, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE DE L'ABBE SOURY se trouve dans toutes les pharmacies ; le flacon, 4 fr. 25 ; franco, 4 fr. 85 ; les 4 flacons, franco, 17 francs, contre mandat-poste adressé à Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

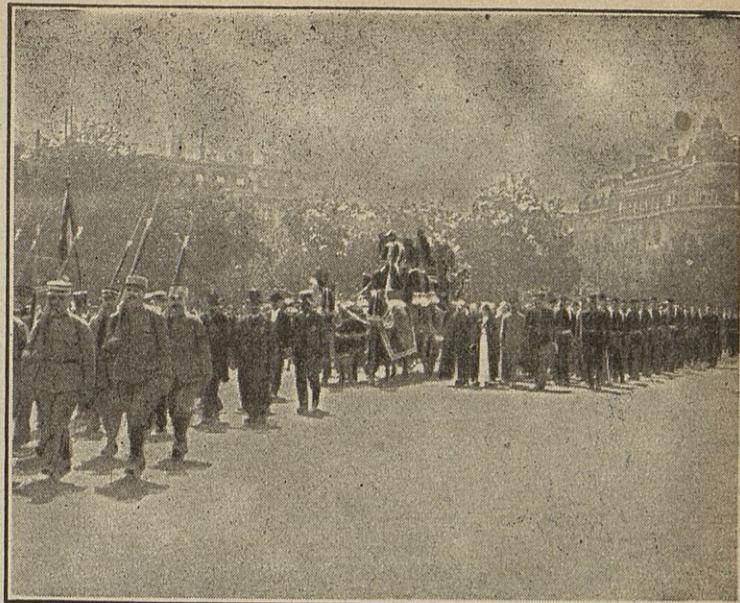
Notice contenant renseignements gratis.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

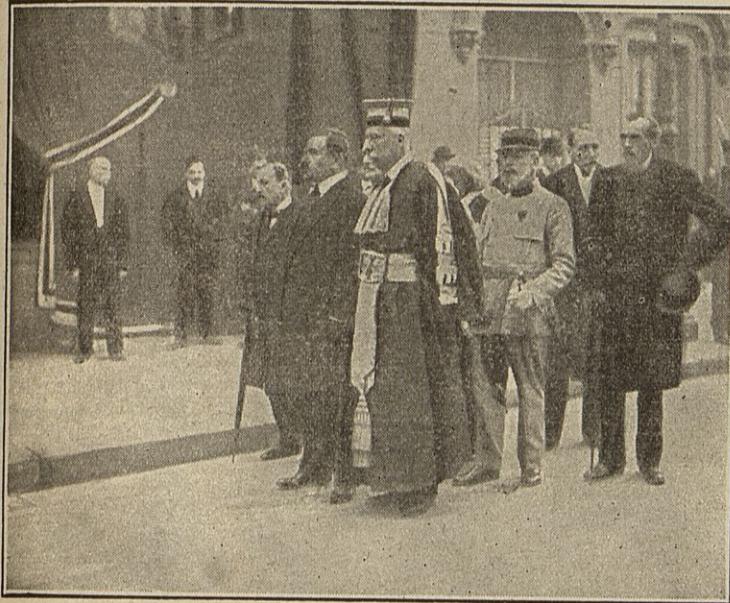
LES OBSÈQUES DU PROFESSEUR POZZI



LA LEVÉE DU CORPS A L'HÔPITAL DE L'HOTEL ASTORIA.



LE CORTÈGE FUNÈBRE SE RENDANT AU TEMPLE PROTESTANT.



Le 13 juin, le professeur Pozzi, le célèbre chirurgien de l'hôpital Broca, tombait sous les balles d'un fou. Ses obsèques ont été célébrées au milieu d'une énorme affluence, où l'on remarquait les notabilités du corps médical et du monde politique. On voit ici, à gauche, M. Mourier, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, ayant à côté de lui M. Lucien Poincaré, vice-recteur de l'Académie ; derrière lui, le professeur Pinard et M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique. A droite, le char funèbre, couvert de magnifiques couronnes, passant devant l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE ET PAYS VOISINS. — Les affaires vont mal en Russie pour les bolcheviks. Les Allemands, peu sûrs de ces alliés incohérents, poursuivent la réalisation de leur plan, qui consiste à occuper militairement le plus possible du pays pour, soi-disant, y ramener l'ordre et assurer l'exécution du traité de Brest-Litovsk. En présence des progrès de cette invasion et des menaces de marche des Germano-Finlandais sur Petrograd, le gouvernement de Moscou vient de décréter la mobilisation de cinq classes qui, avec la garde rouge, formeront une armée destinée à empêcher les nouveaux amis de la Russie de s'emparer de tout le territoire. En Ukraine la population est toujours exaspérée contre les Boches. En Sibérie, des Tchéco-Slaves provenant de l'armée autrichienne et qui étaient prisonniers de guerre, désirent venir en Europe se battre pour l'Entente. Ils forment des groupements de plusieurs dizaines de mille. Les bolcheviks ayant cherché à les empêcher de gagner Vladivostok, des conflits ont éclaté dans lesquels ces derniers n'ont pas été les plus forts. Un groupe d'environ 15.000 serait déjà à Vladivostok. Des groupes importants se sont rendus maîtres de tronçons du Transsibérien. Il est à prévoir que l'action de ces nouveaux éléments ainsi que l'agitation anti-bolchevik en Sibérie ne tarderont pas à avoir des conséquences graves pour le gouvernement des Soviets, très inquiet de les voir s'organiser aussi fortement, d'autant qu'il y en a 60.000 en Russie même, qui sont aussi actifs. On représente d'ailleurs le Japon comme peu éloigné d'intervenir.

MACÉDOINE. — Le général Guillaumat, qui commandait en chef les armées alliées en Orient, a été rappelé en France pour remplir les fonctions de gouverneur militaire de Paris. Il est remplacé par un des vainqueurs de la Marne, le général Franchet d'Esperey, qui est arrivé à Salonique le 16 juin. Le président Venizelos, souhaitant la bienvenue au nouveau généralissime, lui a exprimé la reconnaissance de la Grèce envers le gouvernement français et le général Bordeau pour la réorganisation de l'armée grecque, sur le dévouement absolu de laquelle, a-t-il ajouté, les alliés peuvent compter, aussi bien que sur le concours empressé du gouvernement hellénique.

A la suite de leur brillant fait d'armes du 10 juin, nos troupes ont continué leur avance victorieuse dans les montagnes de l'Albanie méridionale jusqu'au nord de la vallée de Devoli, à travers un terrain montagneux et tourmenté. Chaque ravin, chaque crête durent être emportés de haute lutte. Nos vaillants soldats poursuivent la réalisation des objectifs du commandement dans une région de hauteurs couvertes de neige. Le communiqué du 13 juin signalait que nos gains, au nord et au sud de Devoli, avaient été élargis et que nos troupes avaient fait soixante et onze prisonniers de plus. Dans les autres secteurs on ne relève que les petits combats habituels entre reconnaissances et la continuation du duel d'artillerie sur toute l'étendue du front. Les Italiens ont repoussé, le 17, une attaque contre leurs lignes dans la boucle de la Cerna. On a appris que les Autrichiens n'ont laissé que très peu de troupes dans les districts qu'ils occupaient en Albanie, tout ce qui n'était pas indispensable là ayant été envoyé sur le front d'Italie ; mais ils ont complètement vidé de ressources le pays qu'ils laissent sans bétail et sans vivres.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 192 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 11 et intitulé : « Une patrouille en reconnaissance. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

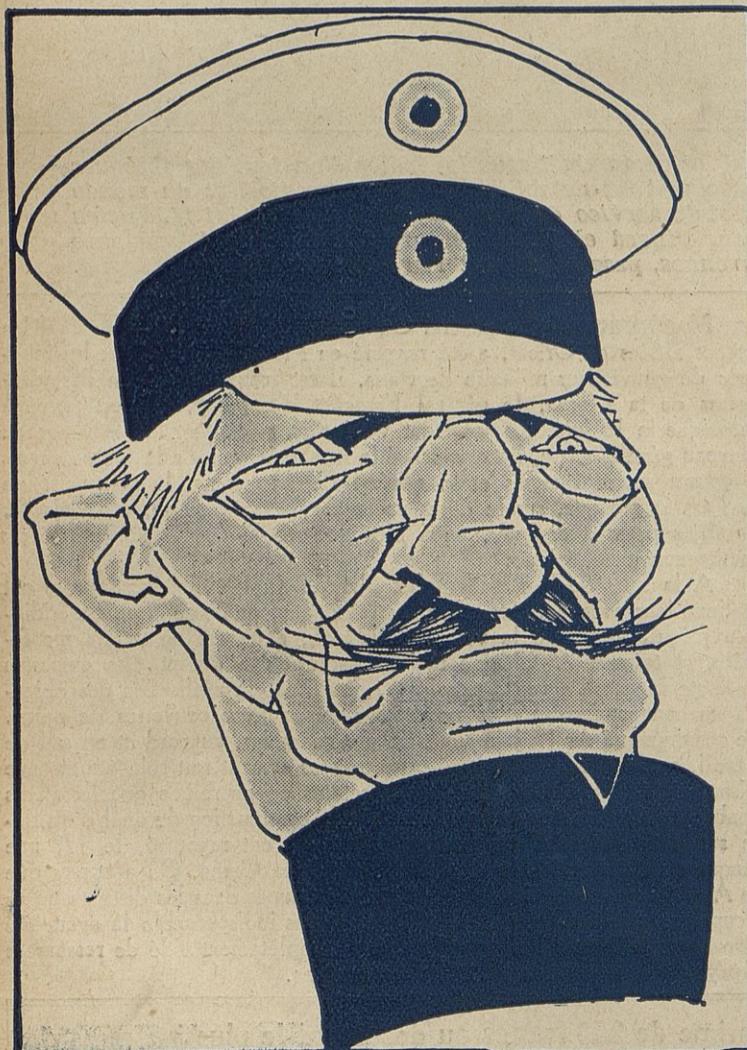
La Guerre en Caricatures



VON ARNIM



VON BERNHARDI



VON QUAST



VON LUUTWITZ

CEUX QUI MÈNENT LA RUÉE BOCHE (2^e Série)